

SOLITUDE, AMOUR ET LIBERTE
DANS L'AVALEE DES AVALÉS
de REJEAN DUCHARME

A Thesis
Presented to
The Committee on Graduate Studies
The University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Jean-Paul Kerneau
January 1972

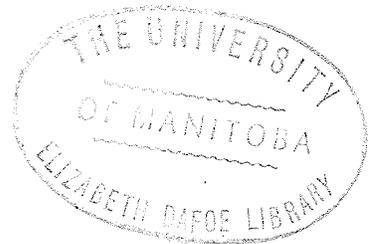


TABLE DES MATIERES

	Page
AVANT-PROPOS.....	I
 <u>Chapitre :</u>	
I. LA SOLITUDE.....	1
II. L'AMOUR.....	29
III. LA LIBERTE.....	57
CONCLUS ION.....	73

AVANT-PROPOS

Réjean Ducharme est né en 1941 à Saint-Félix-de-Valois dans la province de Québec. A sa sortie du collège il a eu des emplois divers et a commencé à voyager, principalement en Amérique du Nord. Il a publié quatre romans qui ont pour titre : l'Avalée des Avalés, le Nez qui Voque, l'Océantume et la Fille de Christophe Colomb.

On peut vérifier une fois de plus chez Réjean Ducharme ce que disait François Mauriac des romanciers à savoir que le romancier est un homme qui continue à réécrire le même livre pendant toute sa vie. Les quatre oeuvres de Ducharme sont la reprise constante des mêmes thèmes, des mêmes problèmes, le retour constant des mêmes sujets de réflexion.

L'oeuvre de Ducharme est étroitement liée à l'histoire et à la culture du Québec. C'est pourquoi on y retrouve tous les thèmes favoris du répertoire québécois que ce soit celui de la mère, celui de l'absence de communication avec le père, que ce soit le thème de l'arbre, de la vie dans la nature ou de la vie citadine etc... Mais Réjean Ducharme dépasse les limites du Québec pour se pencher sur la question universelle de la condition humaine. Nous nous trouvons alors confrontés avec trois problèmes principaux : la solitude, l'amour et la liberté. Ces trois thèmes constitueront l'objet de notre étude et nous nous limiterons au seul roman l'Avalée des Avalés. C'est en effet le roman où ils apparaissent avec le plus de netteté.

Ils existent pourtant dans les autres oeuvres de Ducharme, mais n'occupent que le second rang. Le Nez qui Voque est le roman de la pureté, la Fille de Christophe Colomb est une "quête" de la solidarité humaine, tandis que

.../...

l'Océantume semble être une préparation, une première rédaction, très inférieure d'ailleurs, de l'Avalée des Avalés. L'Océantume bien que publié après l'Avalée des Avalés a été en effet composé, de l'aveu même de Réjean Ducharme avant l'Avalée des Avalés.

Le Nez qui Voque est l'histoire de deux jeunes gens, Mille Milles et Chateaugué. Chateaugué est toute pureté, toute innocence. Elle approche pourtant de la puberté et au moment où ses premières règles apparaîtront, elle comprendra que malgré elle, elle est entraînée dans un monde de souillures et elle se suicidera. Mille Milles beaucoup moins épris d'absolu qu'il voulait nous le faire croire au début, se laissera entraîner par le mouvement de la vie et avec l'aide de Questa, mère de famille débauchée, s'adaptera très rapidement au monde de compromis auquel il prétendait échapper.

Le thème de la pureté est prééminent dans le roman mais nous trouvons aussi le besoin d'évasion, de liberté, de voyage. La solitude joue aussi un grand rôle dans l'évolution de l'intrigue. Ni Mille Milles, ni Chateaugué n'ont de famille. Leurs contacts avec le monde extérieur sont limités et même on peu le dire réduit au minimum possible. Ils n'ont ni famille, ni parents, ni amis. Comme tous les personnages principaux de Ducharme, Mille Milles est né dans un bateau, symbole d'isolement mais aussi de voyage, d'évasion. Mais ce bateau est échoué ; il n'y a pas de possibilité de départ. A Montréal Mille Milles et Chateaugué vivent en vase clos, certains d'être englobés par le monde extérieur. Ils ont décidé de se suicider n'ayant pas l'espoir de pouvoir résister, n'ayant pas l'espoir d'échapper à ce que Bérénice appellerait l'avalément.

.../...

Les passages versifiés du Nez qui Voque annoncent déjà La Fille de Christophe Colomb. Il ne s'agit plus ici d'un roman mais d'un long poème qui retrace l'épopée de la fille imaginaire du grand explorateur Christophe Colomb. Colombe Colomb, puisque c'est ainsi qu'elle s'appelle, vit dans une barque seule avec son père. La barque est ancrée au bord d'une île, créée par son père, et leur sert de maison. Le lendemain de la mort de son père, Colombe commence à explorer l'île puis le reste du monde. Partout elle ne trouve que corruption, promiscuité, malhonnêteté. Les hommes l'exploitent, la maltraitent, lui montrent à tout moment qu'elle n'est qu'une chose pour eux. Finalement lasse des hommes elle se tourne vers les animaux. Elle commencera alors un long voyage en compagnie d'un groupe d'animaux qui vers la fin du récit prendra des proportions gigantesques. Mais cette fréquentation animale aboutit à l'impasse. Colombe fait partie du groupe humain et doit rejoindre ce groupe et ses problèmes. L'homme est seul et lorsqu'il veut rejoindre les autres hommes il est traité comme une chose, objectifié. Il ne peut exister sans "les autres" mais à partir du moment où il est avec "les autres" il est agressé. Le problème de Colombe est donc aussi d'échapper à la solitude, de rejoindre la communauté humaine, mais comment alors conserver sa liberté ?

C'est cette question que nous allons étudier avec plus de détails dans l'Avalée des Avalés, roman qui retrace l'enfance de Bérénice Einberg jeune québécoise née de père juif et de mère catholique. L'Avalée des Avalés est l'histoire de l'enfance puis de l'adolescence de Bérénice. C'est un roman écrit à la première personne et les idées exprimées sont celles de Bérénice elle-même et par derrière elle bien sûr celles de Réjean Ducharme. Lorsque

.../...

nous employons le mot "idée" nous commettons déjà une inexactitude car Bérénice est beaucoup plus intuitive que rationnelle. Il ne s'agit pas d'un système philosophique logique, déductif. Il s'agit d'une intuition puis d'une expérience ; ici nous devons préciser que dans toute notre étude nous avons employé le mot "évolution" à défaut d'en trouver un autre plus précis et qui conviendrait mieux à la situation de Bérénice. En effet dès sa plus tendre enfance Bérénice a parfaitement compris ce qu'était la condition humaine, mais tout en elle se révoltait contre cette vérité intuitive. Elle essaie alors de chercher dans l'expérience la preuve que son intuition était fausse. Elle échoue. Quelques semaines ou quelques mois plus tard elle a oublié cet échec ou elle a cru trouver une issue à son problème. Elle tente à nouveau d'infirmer son intuition originale et à nouveau elle échoue. Toutes ces expériences, tous ces retours sur soi-même apportent sinon des changements, en tous cas des précisions à sa conception de la vie. Mais peut-on parler d'évolution au sens propre du terme ? Non, puisqu'il n'y a pas ordre chronologique. Pourtant comme dans une évolution il y a un point de départ et un point d'arrivée, la différence essentielle étant qu'ils se recouvrent étrangement. Il y a prise de conscience plus ce qui a été apporté par l'expérience. Mais peut-on aussi parler de prise de conscience puisque la majeure partie de la vérité révélée était déjà connue longtemps auparavant.

CHAPITRE I

LA SOLITUDE

Le livre l'Avalée des Avalés est pour ainsi dire une autobiographie. Il s'agit de l'histoire d'une petite fille passant de l'enfance à l'adolescence. Le livre se termine au moment où Bérénice est en passe de devenir adulte. Le caractère autobiographique du roman fait ressortir un seul personnage : Bérénice elle-même. Sa position par rapport aux autres personnages est donc solitaire. Elle correspond à l'une des questions qui tourmentent le plus Bérénice, la Solitude. Nous allons voir comment Bérénice se trouve isolée sentimentalement et même physiquement de son milieu. Ayant évalué la solitude de Bérénice par rapport à son milieu il ne sera que logique de l'évaluer par rapport à elle-même. Ceci nous amènera à examiner la majorité des essais de communication de Bérénice, toutes ses tentatives d'évasion vers un état moins solitaire. Une fois le résultat de ces tentatives connu il ne nous restera plus qu'à examiner la position dans laquelle Bérénice se trouve finalement et voir quels sont les aspects positifs et négatifs de cette position.

"Je suis seule et j'ai peur..."¹ C'est par ces mots situés au tout début de l'Avalée des Avalés que Bérénice Einberg se présente. La solitude et toutes ses conséquences, le problème de la communication, la recherche d'une évasion possible, la valeur de cette solitude, ce qu'elle représente pour Bérénice, vont être après le thème de l'avalement, la préoccupation majeure de Bérénice.

Bérénice a passé son enfance "en famille", c'est-à-dire entre son père, juif, qui est tout particulièrement chargé de son éducation religieuse, et sa mère catholique, qui doit pourvoir aux besoins spirituels du deuxième enfant de la famille, Christian.

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.7.

Il est remarquable que dès le début de sa vie, Bérénice est condamnée sinon à une solitude complète du moins à un certain isolement. Christian, étant catholique, sera considéré par Mauritius Einberg comme un ennemi de sa propre cause et un danger pour l'éducation religieuse de sa fille. Mauritius Einberg fera donc tout son possible pour éviter des contacts trop fréquents et prolongés entre le frère et la soeur. C'est ce qui fera que Bérénice joindra une chorale juive itinérante, pendant que son frère est à l'abbaye, ou que Christian passera ses vacances dans un camp scout lorsque sa soeur a terminé l'école.

Malgré ces précautions et probablement un peu à cause de celles-ci, Bérénice est attirée par Christian et jouit le plus souvent possible de sa présence. Les raisons de cette attraction sont nombreuses mais pour l'instant celle qui nous intéresse est principalement le besoin qu'à Mauritius Einberg de soustraire sa fille à l'influence pernicieuse, toute d'imagination d'ailleurs, de ce représentant du catholicisme romain qu'est Christian.

Ce rapprochement du frère et de la soeur sera le seul répit accordé à Bérénice. Ses relations avec son père sont fort orageuses car celui-ci ne comprend pas ou surtout ne veut pas comprendre sa fille. Dans la famille Einberg les femmes ne sont qu'objets sans valeur ; l'attitude du cousin Zio à New-York, le montre bien. Mauritius Einberg, fidèle à la tradition, traite Bérénice avec beaucoup de condescendance et même de mépris. L'existence de sa fille n'a d'importance que parce qu'elle fait partie de la tradition, parce qu'elle joue un rôle dans la communauté juive ; mais ce n'est qu'un rôle de soumission, un rôle superficiel où tout est réglé d'avance, où la petite fille

../...

qui s'est cassé les dents en tombant d'un arbre, aurait aussi bien pu ne pas s'appeler Bérénice Einberg et avoir, quand même, le même genre de tapotement affectueux sur la joue de la part du rabbin, accompagné des commentaires, plus idiots les uns que les autres de la part des témoins de la scène.

Einberg ne traite jamais sa fille en être humain libre, il veut lui imposer son choix, même par la force si c'est nécessaire. Einberg par son attitude butée et bornée rejettera continuellement Bérénice dans sa solitude et sera en grande partie responsable de ses excès.

Se heurtant à ce mur d'incompréhension qu'est son père, Bérénice n'aura aucune solution de rechange. Sa mère qu'elle a surnommée Chat Mort, ou même Chamomor, lui paraît froide et distante ; il lui est impossible de communiquer avec elle. Du fait que Chat Mort ne s'entend pas du tout avec son mari, Mauritius Einberg, elle ne s'intéressera à Bérénice que pour l'utiliser : Bérénice deviendra alors l'instrument avec lequel elle démontrera à Mauritius Einberg que la foi catholique est supérieure, qu'une catholique est charitable a le coeur grand, est pleine de bonté et de générosité. Lorsque l'occasion s'en présentera elle n'hésitera pas à exploiter la maladie de sa propre fille pour démontrer que son mari est un monstre, un abîme d'égoïsme ; une fois la démonstration faite, elle reprendra les mêmes habitudes passées, vis-à-vis de sa fille. Elle oubliera complètement les marques d'amour et les épanchements affectueux pour retomber dans une indifférence hautaine et laisser Bérénice à sa solitude.

Un frère qu'elle ne peut pas voir facilement parce qu'on l'éloigne d'elle volontairement, un père qui ne voit en elle qu'une expression reli-

.../...

gieuse et raciale abstraite, une mère qui ne s'occupe de sa fille que pour s'en servir comme prétexte dans le duel morbide qui l'oppose à son mari, semblent des raisons suffisantes pour justifier la solitude et la conscience de la solitude chez une enfant aussi jeune que Bérénice.

Pourtant la liste n'est pas close. Il faut ajouter deux autres éléments qui viennent aggraver le sentiment d'aliénation de Bérénice. D'abord les Einberg vivent dans une île ; ensuite la nature n'a guère favorisé la pauvre Bérénice en ce qui concerne les charmes physiques.

A plusieurs reprises, Bérénice se décrit comme couverte de boutons, que ce soit sur le corps ou sur le visage. Si on considère qu'en plus de cela, elle ne se peigne ni ne se lave, on comprend que ce n'est pas par l'attrait de son physique qu'elle échappera à sa condition solitaire. Elle n'envisagera d'utiliser son corps pour échapper à sa solitude que beaucoup plus tard, longtemps après la puberté, et encore, comme nous le verrons, d'une manière très "bérénicienne". La seule fois où elle cherchera réellement à séduire par son apparence extérieure sera lors de son retour à Montréal, alors qu'elle espère, qu'elle est sûre, que Christian a quitté son île et sa demeure familiale pour venir l'accueillir à Dorval.

Il n'en est rien, Christian après un bref arrêt au Québec est reparti pour Vancouver. Bérénice rejoint seule la maison paternelle.

Les Einberg vivent dans une ancienne abbaye aux longs couloirs d'hôpital, aux plafonds démesurément hauts, aux salles quelquefois détruites et souvent non aménagées. En ce sens la demeure de Bérénice rappelle à bien des égards le célèbre château de Combourg. Comme il n'y a pas chez ses habitants une volonté de rencontre, on peut s'y éviter le plus facilement du monde.

../...

Le milieu où vit Bérénice est par conséquent, très fermé. On n'a toujours qu'une vague notion d'un univers extérieur. Le continent ne se manifeste que par une ligne noire à l'horizon et quelques lumières la nuit. En fait la limite physique la plus tangible est, d'ailleurs assez symboliquement, le ciel.

Bérénice est donc isolée à la fois géographiquement, physiquement et socialement. Jusqu'à son départ pour New-York le monde extérieur sera vague imprécis, distant et son univers humain sera composé de gens qui se fuient le plus possible et qui n'ont au coeur qu'un seul sentiment, la haine.

Toutes ces conditions traumatisent la jeune Bérénice et bien qu'extérieures, viennent renforcer en elle l'idée que les hommes en général et elle en particulier, ne peuvent pas communiquer. Il n'y a pas de place prévue pour elle dans le monde extérieur. Les adultes, même ceux qui auraient dû s'intéresser le plus à elle, la repoussent, les choses semblent inaccessibles.

Mais cette difficulté se superpose à une deuxième difficulté qui cette fois-ci est intérieure. Ce n'est plus le monde, les autres qui la rejettent ou l'isolent : c'est elle qui sent qu'elle est prisonnière de son propre corps, qu'elle ne peut sortir d'elle-même pour établir des contacts avec la nature, les hommes ou même les choses. Ainsi dit-elle :

"un papillon, c'est loin, loin comme le firmament même quand on le tient dans sa main. Il ne faut pas s'occuper des papillons. On souffre pour rien. Il n'y a que moi ici."¹

Bérénice constate que la distance ne fait rien à l'affaire, que ce

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.9.

soit à cause de l'infini ou de quelques centimètres, elle est irrémédiablement séparée de cette nature qui l'entoure. Pourtant elle voudrait communiquer et cette frustration constante amène la souffrance. Elle en arrive alors rapidement à une conclusion stoïque. Pour éviter de souffrir il ne faut pas s'engager, il ne faut pas chercher à atteindre le monde extérieur et les "autres", il ne faut pas "s'occuper des papillons".

La solitude de Bérénice est complète : "il n'y a que moi ici". Elle est d'autant plus complète que Bérénice n'a pas la consolation de voir le même état de choses se produire chez les autres. Lorsqu'elle se promène avec Christian, elle s'aperçoit qu'il est remarquablement sensible à la nature, qu'il a une correspondance bien établie avec les êtres et les choses qui l'entourent. Il essaie d'introduire sa soeur dans ce monde de la nature mais elle ne peut y accéder. Bérénice éprouvera le même problème avec Mingrèlie :

Elle essayait de m'apprendre mais je n'avais pas de talent et pas son âme.

Bérénice se sent encore plus seule par cette carence en elle-même. Elle ne peut avoir de contact, aussi imparfait soit-il, avec la nature et elle est mise à l'écart du groupe humain par cette incapacité de sentir, de correspondre.

La position de Bérénice vis-à-vis des êtres ne diffère pas de sa position vis-à-vis de la nature. Le moyen de communication et le message à transmettre sont pratiquement inexistantes et son isolement est total.

Ainsi les mots pour Bérénice ne signifient rien en eux-mêmes. C'est pourquoi elle crée le bérénicien. Qu'est-ce que le bérénicien? Soit la défor-

.../...

mation de mots existant déjà, soit la création totale de nouveaux mots n'ayant un sens que pour elle-même. L'exemple le plus frappant c'est :

"Ici, il fait décadabacrouticaltaque"¹

ou dans un langage plus généralisé : Ici, il fait mauvais.

D'autres fois des mots déjà existant sont transformés gardant leur sens général mais prenant un air "bérénicien", une allure individuelle :

Je deviens une servitatrice bien obéissante du tyran.

Le même phénomène se retrouvera dans l'Oceantume (1), où "se masturber" deviendra "se hortensesturber" et où se suicider deviendra "se branlebasser". De plus pour Bérénice et selon ses états d'âme, les mots perdront non seulement leur sens ordinaire mais encore leur apparence physique :

"Je rentre au Colombarium plus seule que jamais. Sur ma route je vois le néon familial qui annonce "cordonnier".
J'y vois "cochonnerie".²

Chaque personne a donc en fait son propre vocabulaire et au moment où elle l'emploie, elle n'est pas sûre que les mots ont le même sens pour l'interlocuteur que pour elle-même (2).

Ce problème de communication ne s'arrête pas au niveau du moyen d'expression il se trouve aussi dans le message lui-même. Les humains ont-ils quelque chose à se dire ? La réponse de Bérénice est négative. Ainsi lors de sa première rencontre avec Christian, après cinq ans d'absence, est-elle

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.130.

2. Ibid. p.162.

(1). N.Rf. Réjean Ducharme.

(2). Je passe volontairement, rapidement et superficiellement sur ce problème du langage chez Ducharme, puisqu'il est traité de façon très complète par Marcel Chouinard dans Liberté. V.12. Jan 70.

obligée de constater :

"... que faut-il que je lui dise ? Parlerons-nous de la température maintenant ? Le temps qu'il fait n'intéresse personne. Lui dirai-je que j'ai quinze ans, pas toutes mes dents et pas tous mes cheveux ? Que pourrais-je lui apprendre ? Rien. Je lui dis n'importe quoi." ¹

Pourtant il s'agit de Christian, il s'agit de son frère bien-aimé, de quelqu'un qui lui est favorable. Malgré cela il n'y a que le silence possible entre eux. Inutile de se demander si la situation est meilleure avec les autres personnes de son entourage. Elle se trouve alors dans un véritable désert. Ainsi dit-elle parlant de sa mère :

"En elle toutes les portes et toutes les fenêtres sont condamnées. En elle c'est comme une maison où il ne vit plus personne." ²

Il n'est plus simplement question d'un moyen de communication ou d'un message à transmettre, maintenant, il s'agit d'êtres humains qui refusent de sortir de leur isolement, qui se replient complètement sur eux-mêmes. Bérénice se heurte à l'imperméabilité des autres. Elle doit bien conclure qu'elle est seule et qu'en fin de comptes, seul le moi se connaît. Il y a dit-elle :

"de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'inventent. Et ça me laisse seule." ³

Chaque personnage qu'elle confronte la voit d'une manière différente, de même que chaque personne qui voit Christian voit un Christian dif-

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 233.

2. Ibid. p. 21.

3. Ibid. p. 55.

férent. Ce qui fait que le seul Christian véritable est celui qui est vu par Christian.

Le langage est donc un moyen de communication très imparfait, mais même s'il était parfait il serait inutile, puisque les hommes n'ont rien à se dire. De plus, nombre d'entre eux ne veulent rien se dire préfèrent s'enfermer dans leur tour d'ivoire. Cela laisse Bérénice perdue dans sa solitude et seule à pouvoir se connaître.

Mais elle a en elle, un incoercible besoin de communiquer avec le monde extérieur, d'échapper à sa solitude. Elle fera preuve de beaucoup d'imagination mais elle ne trouvera jamais aucun moyen efficace pour établir des contacts avec ce monde extérieur. Tous les moyens auxquels elle pensera se révéleront tôt ou tard insatisfaisants, inefficaces.

Bérénice considère qu'elle est née trop tard, qu'au moment où elle a pris conscience de sa propre existence, elle avait déjà "vécu cinq ans de sa vie", cinq années pendant lesquelles les êtres et les choses autour d'elle l'avaient influencée sans qu'elle ait pu se défendre. Elle va alors faire une expérience : elle va se mettre dans la position qu'elle aurait eue, si elle avait dû faire face aux hommes pour la première fois, consciente. Mais avec qui faire cette expérience ? Le choix sera très "béréncien". Elle va appeler son "pornographe favori" :

"Je suis seule sur cette terre et je veux vous voir.

J'ai besoin de vous voir. J'ai besoin de voir quelqu'un que je ne connais pas, comme vous."¹

Cet essai de communication se soldera, on s'en doute, par un échec.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.209.

Pendant le souper "son" pornographe monologuera et Bérénice s'empiffrera consciencieusement, en silence.

Nous retrouverons cette même attitude silencieuse dans une autre expérience douloureuse dans la vie de Bérénice. Christian revient à la maison après l'avoir quittée cinq ans plus tôt. Ni Christian, ni Bérénice ne sait quoi dire. Une nouvelle forme de communication instinctive s'établira, celle du silence :

"Pendant une heure, sans bouger, les yeux dans les yeux, glacés l'un par l'autre, nous nous regardons franchir un abîme de cinq ans."¹

plus tard elle dira à Christian :

"Je te regarderai dormir. Te regarder dormir me dira quelque chose."²

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien de l'impossibilité de communiquer. L'absence a encore augmenté leur séparation, leur solitude. Ils n'ont quand même rien à se dire et en tous les cas ne peuvent trouver de moyen de se le dire. Il en résulte ou un face à face pathétique, silencieux et immobile très proche de l'assimilation dans un état de mort, ou une situation fausse, puisque le moi conscient de l'un des deux personnages disparaît dans le sommeil et qu'il n'y a donc plus vraiment communication entre les deux êtres.

Bérénice se découvre donc irrémédiablement seule puisque le moyen unique de communiquer est imparfait et de toute façon inutile ; puisque les êtres se referment sur eux-mêmes et que l'instinct n'aboutit à rien.

En dépit de tout cela elle ne se soumet jamais complètement et, cons-

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.233.

2. Ibid. p.234.

ciemment ou non, cherche une évasion possible, cherche à échapper à sa solitude. Ses différentes tentatives iront de la recherche de l'amitié, à l'assimilation à un groupe ethnique, en passant par l'essai de vie en communauté, le travail, l'affection familiale, la fuite ou le désir de fuir sa condition etc...

Ce qui est frappant chez Bérénice Einberg et le sera aussi chez Iode Ssouvie dans l'Océantume c'est le besoin d'avoir une personne à qui se confier, une personne qui la libère mais qu'elle puisse en même temps dominer, écraser.

Bérénice adore Constance Chlore en même temps qu'elle la méprise. Elle a constamment besoin de sa présence même si c'est pour la faire souffrir. L'amitié ici est un espoir pour Bérénice. Pourtant elle ne s'en aperçoit pas. Elle ne deviendra vraiment consciente de l'importance qu'avait Constance qu'à partir du moment où celle-ci a disparu de sa vie :

"Je pense beaucoup à Constance Exsanguie. (Constance Chlore). Quand je subis mes pires secousses de désespoir, je prends son spectre dans mes bras et je le serre très fort et je sens ses os plier".¹

Bérénice n'a plus la consolation, le soulagement que lui apportait la présence de Constance mais même dans son souvenir elle ne peut s'empêcher d'avoir recours à la violence vis-à-vis de son amie. Elle reconnaît, mais un peu tard, qu'une faille était apparue dans sa solitude:

"Il me semble tout à coup que je n'étais pas si bête quand j'avais Constance Exsanguie."²

Constance avait réussi à avoir une influence sur elle, à l'atteindre. Mais cette fenêtre entr'ouverte sur l'amitié s'est refermée ; ce lien possible

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.201.

2. Ibid. p.190.

aussi fragile était-il n'a plus une bien grande importance maintenant car il fait partie du passé et ne peut plus être renoué puisque Constance est morte.

De toute manière même au moment où il existait, au moment où elle cherchait sciemment la compagnie de Constance, Bérénice savait que l'amitié était une fausse évasion :

"Je l'ai emmenée ici pour être seule avec elle. Je suis seule avec elle : ça me fait une belle jambe. Je me sens encore plus seule que seule."¹

Il apparaît même que loin d'être un moyen d'échapper à la solitude, l'amitié accroît cette solitude. Bérénice est en présence de Constance Chlore. Elle apprécie sa compagnie, elle voudrait communiquer mais elle ne peut pas. Cette présence amicale a un effet inverse : au lieu d'atténuer la solitude de Bérénice, elle la lui rend plus sensible et par conséquent l'accroît.

La même situation se retrouve lorsqu'il s'agit d'un groupe de personnes et non plus de la seule Constance Chlore :

"Quand je parle ou que je joue avec les autres, je sens bien qu'ils sont à l'extérieur, qu'ils ne peuvent pas entrer où je suis et que je ne peux pas entrer où ils sont. Je sais bien qu'aussitôt que leurs voix ne m'empêcheront plus d'entendre mon silence, la solitude et la peur me reprendront."²

Loin d'apaiser son angoisse, la présence des autres la rend plus tangible. La vie en communauté ne fait que masquer la réalité, "sa" réalité, c'est à-dire sa solitude. Pour pouvoir échapper à son isolement, il faudrait que le

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.123.

2. Ibid. p.8.

paravent ne tombe jamais, ne révèle à aucun moment ce qu'il est là pour cacher.

Le même désir d'aveuglement se retrouve chez les hommes en général :

"Lorsque chez un être humain, l'angoisse atteint une certaine intensité, on assiste à une diarrhée de mots."¹

Les hommes cherchent à s'étourdir de phrases à se boucher les oreilles ou se voiler la face pour ne pas voir la vérité, à savoir, qu'ils sont irrémédiablement seuls.

Il faut dire que la nature ne les aide en rien, puisqu'assez hypocritement elle leur a donné un sens qui peut créer l'illusion de communication, la vue :

"C'est avec les yeux qu'il (l'Homme) s'est mis à s'imaginer qu'il n'était plus seul, à souffrir de solitude et de peur, à pleurer... Les yeux se font payer cher les spectacles qu'ils donnent à l'homme, l'illusion qu'ils lui donnent de ne pas être seul."²

L'homme à ce moment-là éprouve un double sentiment : d'une part la découverte de sa solitude et le désir insatisfait d'y échapper, et d'autre part le besoin de protéger sa solitude contre les autres qui deviennent alors envahisseurs. Si l'homme peut s'échapper, sortir de lui-même pour aller vers les autres il ne le fait que par la vue mais en même temps qu'il s'est créé une issue, il a créé en lui-même, dans sa forteresse, une faille, une ouverture par laquelle il risque d'être envahi. Les yeux sont un faux moyen d'évasion, doublé d'une menace.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.214.

2. Ibid. p.102-103

Il devient alors nécessaire de transformer le spectacle qui s'offre à eux :

"Il se peut que l'adhésion d'imagination et de volonté donnée aux apparences de la vie devienne délirante, devienne du délire, devienne ivresse. Et cette possibilité est féconde, très féconde, très mobile, très riche : elle offre mille solutions à la solitude et à la peur."¹

C'est alors le départ du processus d'aveuglement communément accepté par la vaste majorité des hommes, par la Milliarde, comme dirait Iode Ssouvie dans l'Oceantume. On ne voit plus que ce qu'on veut voir, on n'entend plus que ce qu'on veut entendre, c'est-à-dire ce qui permet d'oublier sa propre solitude et donc son angoisse.

Bérénice envisage plusieurs autres moyens d'évasion mais ils se révèlent tous imparfaits à plus ou moins brève échéance. Parmi tous ces moyens, plus ou moins volontaires d'ailleurs, il en existe un auquel elle espérait échapper et c'est l'assimilation à la masse reproductrice des hommes, la réduction de Bérénice-être humain à Bérénice-sexe. La puberté fera que Bérénice se trouvera soudain classée, catégoriquement dans la communauté des adultes reproducteurs. Sa réaction est évidemment violente et désespérée :

"Je rentre au colombarium plus seule que jamais, me disant que je ferai des économies et que j'irai voir en secret un chirurgien pour qu'il mette le scalpel une fois pour toutes dans mon écoeurant appareil sexuel."²

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.152.
2. Ibid. p. 162.

L'individualiste qu'est Bérénice ne peut accepter qu'on fasse violence à son caractère unique, à sa solitude, pour la mettre dans un groupe de brebis bêlantes, qu'elle abhorre. Jusqu'à sa rencontre avec Jerry de Vignac, elle refusera d'utiliser son corps comme instrument de rapprochement avec les hommes. L'apparition de ses premières règles est pour elle un double attentat. maintenant elle fait partie de la masse des convoitées, de celles qui pourront porter de nouvelles vies et favoriser les desseins des dieux contre lesquels elle se révolte. Sa solitude, et donc son moi unique, est plus que jamais en danger, car le processus s'est mis en marche dans son accord, sans l'intervention de sa volonté, elle qui ne veut pas subir, mais vouloir.

C'est cette même volonté, cet acharnement dans son caractère qui la conduira vers une nouvelle tentative d'évasion : le travail acharné :

"Toute chose que je vois est fouillée en profondeur. Toute pensée qui me vient est poursuivie jusqu'à son aboutissement, jusqu'aux actes... Néanmoins, le jour qui, vient de passer, tout débordant d'activités qu'il ait été, ne manque jamais, à la seconde où enfin le sommeil va m'assommer de me sembler suspect, dénué de toute valeur, de me faire trembler de peur. C'est toujours avec angoisse que j'anticipe le retour de la nuit, le moment de la grande rencontre avec moi-même..."¹

Bérénice à son tour essaie de s'aveugler de s'étourdir, mais malgré sa passion, malgré son besoin d'absolu, il faut bien qu'elle en arrive à la conclusion que l'action ne délivre pas, qu'elle n'a un effet que temporaire.

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.190.

Finalement on se retrouve toujours seul.

Il est impossible d'abandonner sa charge, d'échapper à son fardeau, même si de bonnes volontés se présentent. Il est même dangereux de le faire puisque lorsque la charge vous revient elle risque de vous écraser :

"Maman, petite maman... Je sais que pour quelques minutes tu pourrais prendre mon fardeau sur ton ventre.. Puisque de toute façon il faudra que tu me le rendes, j'aime autant porter tout le temps mon fardeau, j'aime autant lui rester fidèle... A qui que tu donnes ton angoisse, elle te revient... Qui se décharge de son fardeau sous prétexte de se reposer risque d'être écrasé quand son fardeau, de lui-même, se replacera sur ses épaules." ¹

Ce passage est doublement intéressant. D'abord parcequ'il montre que Bérénice est consciente qu'il n'y a pas moyen d'échapper à sa condition solitaire ; ensuite parce qu'elle fait preuve d'une sorte d'affection vis-à-vis de sa mère. C'est un des rares moments où Bérénice trahit de la tendresse filiale.

Ce même besoin de tendresse se révélera aussi plus tard lorsqu'elle dira :

"Je savais pourtant qu'il ne pouvait pas m'aimer... Je persistais malgré tout à croire que je lui faisais quelque chose qu'étant mon père il était à mon égard dominé par une sorte de chaleur animale, une sorte de charme sanguin. Il n'en est rien... Sa voix semblait provenir du fond d'un abysse, de l'autre côté d'un désert."²

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.230-231.

2. Ibid. p. 136.

Malgré ses dires Bérénice gardait donc un espoir. Elle espérait qu'un lien, au moins dû au sang, existait entre elle et son père. Il n'existe pas. Du côté de sa mère c'est elle qui refuse le lien sauf en des moments très rares comme nous l'avons vu plus haut :

"Au fond personne n'a de mère. Au fond je suis ma propre enfant."¹

Il n'y a pas d'évasion possible même avec ses plus proches parents, même dans l'amour filial. Il ne lui reste plus qu'à fuir par la pensée, en souhaitant ne pas avoir été et c'est ce qu'elle fait :

"Je suis agressivement apatride, follement heimatlos. Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi."²

Acculée au mur par ses échecs successifs, Bérénice n'a plus qu'un désir : c'est le retour à la matrice, le retour à la sécurité, au "non-être" bienheureux.

Mais ce souhait est stérile et Bérénice n'est pas être à rêvasser indéfiniment. Elle ne s'arrêtera pas longtemps à pleurer sur son sort et se remettra activement à chercher une solution à son problème. Envoyée en Israël elle découvrira un nouveau procédé : l'assimilation à un nouveau groupe ethnique mais surtout à un passé historique, à une histoire ; elle cherchera à rejoindre les êtres de sa race, ceux qui peuvent l'aider à ne plus être seule sans risque de l'envahir et lui faire perdre son moi unique auquel elle tient tant.

C'est une illusion qui ne durera que peu de temps et tôt ou tard il faudra qu'elle en vienne à la seule solution pressentie dans tout le livre : atteindre le monde extérieur par personne interposée, sortir de sa solitude,

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.21.

2. Ibid. p.248.

sans être envahie :

"Je suis trop folle et trop vorace pour puiser moi-même de la terre, mes sels ; je me greffe à toi (Christian) comme l'orobanche à la luzerne."¹

Son amour pour Christian vient surtout du caractère de Christian. Celui-ci n'a pas de personnalité propre. Il est très perméable. Bérénice espère alors l'envahir, vivre une vie en deux corps, sachant bien que Christian est trop faible pour lancer une contre-attaque et la menacer dans son unicité.

Le résultat obtenu serait alors double puisqu'il permettrait à Bérénice de sortir d'elle-même sans danger et, par l'intermédiaire de Christian déjà dissous dans les êtres et la nature, d'absorber le monde ou une partie du monde extérieur.

Nous avons donc vu comment Bérénice est isolée à la fois du monde extérieur et des gens qui devraient être ses plus proches parents. Bérénice découvre vite l'impossibilité de communiquer mais malgré cela elle ne s'incline pas, elle ne se soumet pas et cherche à échapper à sa solitude. Toutes ses tentatives d'évasion échouent et Bérénice finalement doit affronter son isolement, sa solitude. Quels sont les aspects de la solitude de Bérénice et quels effets ont-ils sur elle ?

Il semble que la solitude de Bérénice se présente sous deux formes ; une forme qu'on pourrait qualifier de positive parcequ'elle sous-entend la découverte d'une attitude face à la vie ou même l'acceptation de certaines conditions dans la vie, et la solitude négative, qui est principalement un rejet de toute la création, une révolte, une négation de tout ce qui n'est pas elle-même.

..//...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.

La solitude est la condition de base de la philosophie de Bérénice. Presque tout consiste dans la vie à avaler ou être avalé, la seule possibilité d'échapper au sort commun est de rester le plus loin possible des autres. Mais à ce moment-là évidemment le coeur entre en conflit avec la raison. La raison a fait son choix qui est la solitude, mais le coeur a besoin d'affection et donc de compagnie humaine. Bérénice ne se laisse pourtant pas abattre, du moins dans la majeure partie des cas. Elle ne faiblit pas et recherche sa solitude et arrive même à en jouir :

"Je demeure à l'écart, sur la défensive, presque indifférente. Je ne suis ni assez triste pour haïr, ni assez gaie pour aimer. Mais ne serait-ce que pour profiter du nombre des voyageurs pour me sentir davantage seule, je ferais ce voyage."¹

Ici Bérénice fait preuve d'une forme atténuée de masochisme. Elle semble rechercher la souffrance. Mais en fait ce qu'elle fait, c'est s'éprouver elle-même. Bérénice ne veut pas "s'endormir", se laisser aller. Elle a le désir d'être tout le temps consciente. En fait ce qui la préoccupe constamment c'est, à travers les souffrances venant de l'état de solitude, se découvrir elle-même et protéger le caractère unique de son moi intime. Nous avons donc dans ce passage la cause des tortures de Bérénice, le déchirement entre la tristesse et la gaieté, la haine et l'amour. Elle est triste d'être seule et en arrive progressivement à la haine ; elle est gaie d'être en compagnie et en arrive progressivement à l'amour. Une seule des deux possibilités lui convient ; l'amour étant inacceptable puisque provoquant l'avalement. Mais en fait ce que Bérénice préfère c'est l'état d'indifférence. Elle y parviendra de temps en temps :

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.58.

"Je sens bien que je suis de trop, indésirée, que je les importune. Je m'en fiche."¹

Ici le rejet dont est victime Bérénice, l'amène à l'indifférence.

Plus tard elle dira :

"J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles."²

Bérénice a alors atteint à une indifférence totale où non seulement elle ne peut plus sentir mais encore elle ne peut plus agir. Elle est en fait deshumanisée et très proche de l'état végétatif. Elle a alors repris le rôle de Sisyphe mais au lieu d'une conquête de la joie, de la liberté, elle fait une conquête de l'indifférence, de l'insensibilité, elle refuse aux dieux de réagir favorablement ou défavorablement à leurs petites manigances :

"Je ne crois en personne. Je ne crois en rien.
Je n'ai plus que la roue et la volonté."³

Malgré tout on ne peut s'empêcher de remarquer que l'insistance même, l'entêtement, qui se trouvent dans les paroles de Bérénice sèment le doute. Le ton décidé et trop volontaire n'a-t-il pas aussi pour but de convaincre Bérénice elle-même ?

Mais ces instants d'indifférence suprême ne sont que des instants privilégiés. Dans l'ensemble Bérénice a vis-à-vis de sa solitude une attitude qui malgré son désir d'indifférence est, émotionnellement, très active. Ainsi dit-elle :

"Les cousins sont partis, tous, tout d'un coup, comme un coup de fusil... J'arpente les corridors de l'aile ouest. J'ai plaisir à le faire."⁴

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.42.

2. Ibid. p. 266.

3. Ibid. p. 94.

4. Ibid. p. 74.

Sa jouissance de la solitude n'échappe pas à son besoin de rationaliser. Elle prendra même un sens cosmique :

"S'il n'y a que moi sous le soleil... c'est moi le Créateur."¹

Elle s'oppose alors franchement aux dieux, les déboulonnant de leur piédestal pour s'ériger à son tour en Créateur.

Son attitude n'est pas toujours aussi triomphante mais elle n'est jamais vaincue. Même consciente de son fardeau, elle ne courbe pas l'échine :

"Si je suffoque ici ce soir seule, c'est que malgré le poids de la meule attachée à mon cou, je me raidis, je me tiens droite, je ne m'incline pas, je ne plie pas."²

Bérénice adopte alors clairement une attitude stoïque. Elle connaît sa douleur, mais elle sait aussi qu'en elle-même, elle est invulnérable. Il lui faut pour cela faire appel à son orgueil et ne jamais pousser une plainte, le nouvel élément jette un jour nouveau sur l'angoisse provoquée par la solitude. Elle provient certainement, en partie du moins, de la peur de ne plus pouvoir se contrôler, de la peur de se plaindre et donc d'être vaincue et de se soumettre.

Le stoïcisme de Bérénice reviendra à plusieurs reprises. C'est à la fois un défi aux dieux et une tentative d'indifférence. Parfois comme dans le passage suivant, ce sera aussi un refus de la haine et de la souffrance :

"Je suis seule que ce ne soit pour moi ni un cri de guerre, ni un râle d'agonie... Je suis seule, c'est un simple calcul, un simple dénombrement, ce n'est pas autre chose."³

../...

1. Réjean Ducharme, *l'Avalée des Avalés*. N.Rf. p.

2. Ibid. p. 174.

3. Ibid. p. 136.

Le désir trop évident de froideur, le ton un peu trop emphatique et le refus d'une réalité différente de ses souhaits impliqué dans la dernière proposition, obligent pourtant à douter un peu de la sincérité de Bérénice.

Un autre aspect positif de la solitude chez Bérénice est son égo-centrisme :

"Je ne suis qu'un visage et la chambre de sa (Chat Mort) solitaire toute-puissance, comme celle de bien d'autres, est pleine de visages... Je ne veux pas être un visage parmi mille... je ne me sens en parfaite sécurité que dans une âme où il n'y a que moi, dans la mienne par exemple." ¹

Pour échapper à la solitude il faudrait être accepté par un autre qui en a déjà accepté beaucoup d'autres. Il faudrait donc retrouver sa solitude mais ce serait cette fois-ci une solitude bafouée, humiliée puisque précédée de soumission ; or, ce qui compte par dessus tout c'est la protection de son moi intime :

"Je suis seule dans l'espace que j'occupe où que j'occupe cet espace. L'espace dans lequel je suis, où que je sois, personne ne peut y pénétrer. Je suis seule." ²

Bérénice se place au centre de sa solitude comme si elle était au centre d'une forteresse qui, plus est, serait une forteresse imprenable. Elle savourelors non seulement sa solitude mais encore la garantie d'immunité qu'elle lui offre pour son moi intérieur. Nous aurons cette même idée dans la fille de Christophe Colomb où nous voyons Colombe mutilée, violentée physiquement par tous mais se retrouvant toujours intacte. Ducharme nous rappelle

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés.N.Rf. p.91.
2. Ibid. p. 268.

même à l'occasion la parabole de Marie-Madeleine et des guides arabes. Ainsi enfermée dans son palais, elle peut affirmer :

"Or ça ne me regarde pas. Je devrais être contente, étant donné que ça m'isole et que tout ce qui isole délivre."¹

Bérénice une fois de plus rationalise. La solitude lui assure une protection efficace de son moi-intérieur ainsi que la liberté. Mais en fait ici il s'agit bien plus d'indépendance que de vraie liberté.

La solitude a donc un côté nettement positif pour Bérénice. Elle lui apporte une certaine joie, ainsi qu'une protection et elle est la condition nécessaire ou en tout cas inévitable pour ce qu'elle appelle sa liberté.

Pourtant en dépit des apparences, la solitude pour Bérénice a principalement un côté négatif. Si le côté positif avait prévalu l'Avalée des Avalés eût été un livre optimiste, un livre constructif. En fait l'Avalée des Avalés est un livre très sombre, très noir, un livre où l'angoisse domine et la destruction menace :

"Quand je suis assise ailleurs que dans ma Solitude, je suis assise en exil, je suis assise en pays trompeur.. Si j'avais plus d'orgueil, j'anéantirais par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de ma solitude, ceux qui font gronder de la haine dans sa cheminée, ceux qui tendent de la tristesse à ses fenêtres... Quand un ami marche dans mon palais, les murs tremblent, l'ombre et l'angoisse s'engouffrent par les fenêtres de lumière et

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.44.

de silence que chacun de ses pas brise.. Pour vaincre la peur, il faut la voir, l'entendre, la sentir.. Pour voir la peur il faut être seul avec elle. Quand je perds ma peur de vue, c'est comme si je perdais connaissance." ¹

La solitude est encore son pays d'élection mais cette fois-ci elle provoque une réaction de haine. Bérénice a si peur de la perdre que tout objet, tout être extérieur devient ennemi. Bérénice s'installait au sein de son bastion et pouvait jouir de la protection offerte. Maintenant le raisonnement a fait place à l'instinct. Bérénice devient jalouse de sa solitude et par conséquent agressive. Elle est jalouse de son pouvoir, de son autonomie. Elle refuse de se soumettre aux autres par orgueil, parce que se soumettre aux autres c'est être avalé, c'est perdre son moi-unique.

Malgré cela il lui reste un désir d'amitié. Si son cerveau a choisi la solitude, son coeur n'est pas suffisamment mûr pour se passer d'affection. Pourtant il lui est impossible d'accepter même un ami. Il fait "trembler les murs" de son château; Il est une menace. Il crée la peur et l'angoisse, la hantise d'être envahie, de cesser d'exister.

L'angoisse, la protection jalouse et même morbide de sa solitude, l'orgueil se mêlent alors et entraînent l'agressivité :

"L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude." ²

et c'est une agressivité à caractère universel.

"Le seul combat logique est un combat contre tous." ³

L'homme qui veut rester lui même n'a pas d'autre solution que de se dresser contre la création entière.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.RF. p. 15.

2. Ibid. p. 213.

3. Ibid. p. 245.

Voilà une position bien forte pour une petite fille ou même pour n'importe quel adulte. Elle entraînera des moments de souffrance, des passages de dépression où l'impuissance, la faiblesse, assaillent la jeune Bérénice. Parfois ce sera au contraire des moments de violence et de rejet total. Ainsi :

"Je suis seule. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour m'en apercevoir. Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a jamais que moi.

Il ne faut pas s'occuper des autres : ils sont ailleurs."¹

Cela n'est plus simplement une constatation de sa condition solitaire c'est une volonté d'être seule, une volonté de rejeter complètement les autres. Il n'y a plus soumission passive à un état préexistant. Il y a exclusion de tout ce qui pourrait mettre un terme ou être une possibilité, une tentation de mettre un terme à sa solitude. Le même refus des êtres et des objets se retrouve dans la phrase suivante :

"Je suis dans le néant... Il n'y a rien ni personne.

Pourquoi ai-je cessé de croire à cette lapalissade ?"²

Il s'agit encore d'un aspect négatif de la solitude chez Bérénice avec en plus ici la prise de conscience de la futilité des efforts faits auparavant pour échapper à la réalité, à "sa" réalité. Au rejet des êtres et des choses s'ajoute très souvent la violence :

"Ici l'être humain, délivré, déclenché par la foi et la violence, éclate et se répand comme la lave et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées."³

Les moments d'extrême exaltation alterneront avec des moments pénibles de faiblesse et d'impuissance :

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.8

2. Ibid. p. 260.

3. Ibid. p. 243

"J'ai envie de le foudroyer du regard. Mais je ne le fais pas. Je suis trop seule, j'ai trop peur. Je lui souris tendrement."¹

La raison de Bérénice faiblit devant sa sensibilité. Bérénice aimerait pouvoir crier son mépris à Christian mais l'antagonisme inévitablement créé chez celui-ci la laisserait encore plus seule qu'elle ne l'est déjà. Elle n'a pas le courage de suivre son impulsion ; pendant un court instant elle se soumet.

Ce n'est vraiment qu'un de ses rares instants de faiblesse, car en général elle reste stoïque, elle a le courage de faire face :

"Si on fait attention lorsqu'on regarde comme ça, on s'aperçoit que ce qu'on regarde nous fait mal, qu'on est seul et qu'on a peur. On ne peut rien contre la peur et la solitude....L'azur s'écroule, les continents s'abîment : on reste dans le vide seul."²

Le monde extérieur la heurte par son hostilité, par la menace qu'il constitue. Elle doit pourtant le regarder, donc avoir un mouvement vers lui mais la communication réelle est impossible. Que peut-elle faire alors ? Rien. Tout la création autour d'elle parce qu'elle est, elle, Bérénice, impuissante à l'atteindre, disparaît du même coup, cesse d'exister.

Cette impossibilité d'agir ne laisse aucun répit à Bérénice. Elle est constamment consciente du fait qu'elle a les mains liées :

"Je connais par coeur tous les visages de la nuit. Je sais que cette nuit je ne pourrai ni dormir, ni lire, ni supporter l'âcreté de mes pensées."³

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés.N.Rf. p.193.
2. Ibid. p.8.
3. Ibid. p.207.

Il n'y a pas de voie d'issue, pas de repos. Elle est prise au piège. Son état est presque végétatif, très semblable à la mort. La seule différence étant qu'elle souffre et qu'elle est consciente de son isolement :

"Je me sens froide, défaite. Excités par Mingrèlie, ils crient, ils rient."¹

Bérénice a presque une attitude de vaincue, la joie des autres faisant contraste avec son abattement. Sa tristesse et sa résignation sont encore plus visibles lorsqu'elle retrouve Christian :

"Je me cale contre le dos du dormeur.
Je suis seule dans la vie et je pleure."²

Après avoir rencontré une Bérénice, dure, violente, remplie de haine, nous devons maintenant faire la connaissance d'une Bérénice résignée, presque romantique tant il semble qu'elle se complaise dans sa douleur, sa tristesse, sa solitude.

CONCLUSION : Bérénice est donc effectivement seule. Sa condition qui est la condition humaine en général est donc de vivre solitaire. Son cas particulier est plus grave que celui de la majorité des hommes, puisque dès sa plus tendre enfance elle se trouve frustrée de toute affection, de tout contact humain. Ce qui est intéressant à remarquer chez Bérénice c'est la dualité qui existe dans sa position vis-à-vis de la solitude. Elle découvre que l'homme ne peut pas communiquer car il n'en a pas les moyens, elle découvre que l'amitié et l'amour ne sont que des paravents, des "couvertures", qu'en fait dans l'amitié et l'amour on reste encore seul. Comme elle a découvert que la compagnie des hommes se transformait régulièrement en agression contre elle, contre son moi-intime

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 73.
2. Ibid. p.88.

on pourrait espérer qu'elle est au moins satisfaite sinon heureuse. Il n'en est rien. Bérénice est très malheureuse car en effet si elle est seule, si son corps lui sert de retraite, de forteresse, de protection contre les autres, elle se sent aussi frustrée ; elle a besoin des autres pour vivre. Son corps est à la fois l'instrument qui la protège, qui la rend invulnérable aux attaques de l'extérieur et l'obstacle insurmontable qui l'empêchera toujours de communiquer, d'établir des contacts. Bérénice a besoin d'être seule pour rester elle-même, mais elle a aussi besoin des autres pour exister. De ce déchirement naît la souffrance et de la souffrance naît le besoin de réconfort, c'est à dire le besoin d'amour.

CHAPITRE II

L'AMOUR

L'amour ou le manque d'amour jouent un rôle capital dans la vie de toute personne et plus particulièrement dans la vie d'un enfant. Bérénice ne fait pas exception à la règle. Pendant toute son enfance et son adolescence, elle devra faire face à l'amour ou surtout bien sûr à l'absence d'amour chez ses parents, sa famille, ses amis... Au fur et à mesure qu'elle vieillira elle prendra conscience que devenir adulte c'est faire connaissance de l'amour et de tout ce qu'il représente d'écrasement, d'"avalement", de futilité, de lâcheté... Elle fera l'expérience de l'amour d'abord dans le milieu familial, puis dans le milieu religieux, ensuite elle essaiera d'atteindre à l'amour absolu et devant son échec devra découvrir les raisons pour lesquelles l'amour est impossible. Ceci l'amènera face à un dilemme et Bérénice devra alors chercher une solution.

Ce qui frappe le lecteur d'emblée c'est l'absence de sentiments généreux dans le milieu où Bérénice vit. Qu'il s'agisse de ses parents, de leurs relations, de ses amis, de ses accointances, il ne sera jamais question d'amour, mais de semblant d'amour, mais de haine, d'hypocrisie, de calculs, de machinations. Mauritius Einberg hait sa femme autant qu'elle le hait. Ils n'ont, tous deux, jamais pu se dégager du passé. Mauritius Einberg a épousé sa femme alors qu'elle n'avait que treize ans et qu'elle souffrait d'une misère noire dans les rues de Varsovie. Elle était catholique et soeur de colonels qui collaboraient avec les allemands. Il était juif. Les raisons de leur mariage restent très obscures d'autant qu'ils n'ont jamais vraiment connu d'unité. Chacun est resté ou juif ou catholique et les enfants étaient partagés avant même d'être nés. Leur haine semble être aussi bien personnelle

.../...

que religieuse et malheureusement ni l'un ni l'autre n'a suffisamment de maîtrise de soi-même pour en atténuer les effets, au moins devant les enfants. Ce sera le premier choc pour Bérénice :

"Ça n'a pas l'air difficile à comprendre, mais, quand j'étais plus petite, je trouvais que ça ne tenait pas debout, que c'était impossible que mes parents ne puissent pas s'aimer et nous aimer comme je les aimais."¹

Nous avons là les trois termes qui vont être le point de départ du déséquilibre affectif qui troublera toute la vie de Bérénice : ses parents ne s'aiment pas, n'aiment pas leurs enfants et l'amour de Bérénice pour eux est à sens unique.

Bérénice est née avec un coeur très sensible et l'absence d'amour autour d'elle ne fait qu'accentuer sa soif d'amour. Malheureusement, les parents Einberg, non contents de se déchirer mutuellement sous ses yeux, auront suffisamment de dureté de coeur et d'inintelligence pour utiliser leurs enfants comme pions dans le jeu mortel auquel ils jouent. C'est pourquoi lorsque Bérénice ira vers son père elle ne trouvera que froideur. Celui-ci est déçu de ne pas avoir eu un garçon à sa charge. Les rapports naturels sont plutôt de la fille vers la mère et du fils vers le père. Il y avait donc une faille dans le "partage" des enfants dès le départ. Mauritius a peur de l'influence de Christian, ce catholique, cet ennemi dans sa propre maison, son fils en fait.

Mais Bérénice privée de l'amour de ses parents se retourne vers son frère Christian et passe autant de temps avec lui qu'elle le peut. Mauritius Einberg se méfie alors de sa fille et cherche tout le temps autour d'elle des

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.9

relents d'hérésie. Il flaire l'échec en fait, car c'est une question d'honneur pour lui de faire de Bérénice une juive aussi parfaite que Christian est, ou semble être, bon catholique. Intérieurement il sent bien que Bérénice se rebelle et celle-ci doit alors faire la connaissance d'un nouvel aspect de la vie : l'hypocrisie, l'amour feint, l'amour façade :

"Quand Einberg m'emmène à la synagogue, il me tient par la main avec une grande tendresse. Sa main est si dure qu'on dirait qu'il a envie de m'arracher le bras."¹

La première phrase décrit le couple père-fille, tel qu'il est vu par les "autres", la deuxième phrase le couple tel qu'il est en réalité. Ce qui compte c'est sauver les apparences, mimer l'amour, même si en fait le seul sentiment qui existe c'est le dépit ou la haine.

Malgré cela le besoin d'amour est tel chez Bérénice que même beaucoup plus tard au moment de partir pour New-York, elle sera surprise et déçue de voir que chez son père il n'y a pour elle qu'indifférence :

"Je persistais malgré tout à croire qu'étant mon père il était à mon égard dominé par une sorte de chaleur animale..."²

L'amour qu'elle aurait pu espérer recevoir de son père n'est donc au mieux que de l'indifférence et au pire de la haine. La situation avec sa mère ne sera guère plus brillante. Celle-ci se révèle dès le début lointaine, absente, préoccupée par elle-même, ne s'intéressant dans le fond qu'assez peu à ses enfants ou à sa famille. Bérénice ne peut avoir de contact avec elle :

"Ma mère est un oiseau. Les oiseaux ne nous aiment pas..
Même si on lui dit qu'on l'aime il veut s'en aller, il

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 11.
2. Ibid. p. 136.

ne veut pas rester avec nous... Maintenant c'est fini
je ne l'aime plus."¹

Etant très petite fille elle avait instinctivement aimé sa mère. Une fois l'âge de raison venu il a bien fallu qu'elle se rende à l'évidence : ses sentiments n'étaient pas payés de retour. Son amour-propre a, alors, été blessé et elle a refusé de continuer à aimer sa mère. Pourtant elle ne peut s'empêcher de l'admirer: c'est un oiseau, un symbole de beauté et de liberté, mais un oiseau n'accepte pas les liens, même ceux créés par le coeur. On a beau l'aimer il s'en va, il garde son indépendance.

Abandonnée par ceux qui auraient dû s'occuper le plus d'elle, Bérénice tombe malade. Voilà une excellente occasion pour Chat Mort d'obtenir une victoire sur Einberg :

"Chamomor prétend que c'est d'amour que je souffre. Quand je me suis endormie elle se glisse dans ma chambre, vient me veiller..."²

Elle va prouver que le seul remède efficace contre la maladie de l'enfant c'est l'affection, la tendresse, l'attention. C'est effectivement le seul besoin de Bérénice mais Chat Mort se méprend sur la profondeur de ce besoin. Elle réussit à rendre la vie à Bérénice, mais c'est pour immédiatement chanter victoire :

"Depuis que je suis guérie, elle me montre. Je suis l'ours qu'elle montre... Je suis sa preuve. Je suis la preuve qu'elle avait raison. Je suis le drapeau qui témoigne de sa victoire sur Einberg. Je suis celle qu'Einberg avait tuée et qu'elle a ressuscitée avec de l'amour maternel."³

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N. Rf. p.21
2. Ibid. p.91
3. Ibid. p.110

Nouveau choc pour l'infortunée Bérénice, elle n'a pas été vraiment aimée. Il ne s'agissait encore que d'un simulacre, d'une attention forcée et impossible à soutenir. Elle avait pourtant consenti à certains sacrifices pour obtenir cette affection :

"Je lui répète les mêmes mots, cent fois... D'un seul geste et d'un seul mouvement, elle m'arrache au lit et me lève au plafond. Elle m'agite au bout de ses bras comme un trophée." ¹

Ainsi, non seulement l'amour était-il un instrument, une façade en fait, un jeu stérile, mais encore Bérénice elle-même était écrasée. Dans cet amour elle devient bannière qu'on lève aux cieux, qu'on agite. Pire elle devient trophée. C'est la première fois que Bérénice s'aperçoit que l'amour objectifie, "désindividualise". Elle est avalée, elle est devenue la possession de quelqu'un d'autre et en plus elle a perdu sa dignité d'être humain, elle n'est plus qu'une chose, qu'un trophée.

L'expérience de l'amour maternel sera, et c'est bien naturel, plus grande que l'expérience de l'amour paternel. Les conclusions seront aussi dramatiques. Chez le père comme chez la mère l'amour n'est qu'une façade. Derrière les apparences il n'y a que haine, indifférence, hypocrisie ; mais il y a aussi dépersonnalisation, avalement. C'est la naissance d'un problème qui écrasera Bérénice pendant tout le reste du roman, celui de l'amour qui conduit à la disparition du moi intime, à l'avalement.

L'absence d'amour entre son père et sa mère avait, entre autres causes les religions catholique et juive. Les premières expériences de

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.105

Bérénice avec le divin sont donc déjà traumatisantes. Elles le seront encore plus lorsqu'elles deviendront personnelles. Bérénice enfant ne comprend pas exactement la nature des querelles familiales. Quand l'âge de raison viendra elle fera bientôt la découverte d'un nouvel "amour" qui est l'amour divin. Mauritius Einberg tient à faire de sa fille une juive modèle. Sa position sociale est élevée et tous les yeux sont tournés vers lui. Il emmène donc Bérénice de gré ou de force à la synagogue. Etant personnages importants, leur contact avec le rabbin est plus grand que s'ils avaient été des fidèles ordinaires. La réaction de Bérénice à la fois vis à vis de Yaveh, de la religion juive et du rabbin, est hostile :

"Si vous priez terriblement, vous risquez d'être aux premiers rangs quand les impies brûleront. Ça donne honte. Ça donne hâte d'être une impie. Si Einberg ne m'emmenait pas de force à la synagogue, je n'y mettrais pas les pieds. Ça sent le sang et la cendre dans les synagogues. C'est ça qui les excite." ¹

Bérénice ne peut accepter la façade d'amour de sa religion. Elle n'y voit que haine, désir de domination, d'écrasement. L'amour religieux lui montre déjà un aspect qu'elle détestera plus tard dans l'amour adulte et c'est la soumission. Pour être aimé de Yaveh il faut le craindre, il faut se prosterner, se soumettre.

Inconsciemment Bérénice va plus loin que refuser cet amour divin :

"Quand le rabbin Schneider parle comme ça, je pense à mon orme. Mon orme se dresse au milieu de notre grande île, seul comme un avion dans l'air. Ce doit être un im-

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.11.

pie. Je ne lui ai jamais vu de feuilles. Son écorce tombe en lambeaux. On peut la déchirer comme du papier. Sous l'écorce c'est lisse, lisse, doux, doux..."¹

Yaveh avait promis de foudroyer les impies, avait déclaré qu'il ne leur laisserait "ni racine, ni feuillage". L'association d'idées se fait immédiatement dans l'esprit de l'enfant. Sur son île il y a un arbre sans feuilles. C'est certainement un impie. Mais quels sont les rapports entre l'impie et Bérénice ? Des rapports de tendresse. Bérénice aime son arbre et son arbre semble bien le lui rendre puisqu'il présente à l'enfant une surface douce, lisse, derrière l'écorce rugueuse qui tombe en lambeaux. C'est dans l'impiété que l'amour véritable semble apparaître. Mais c'est l'amour d'un cas isolé : l'orme est seul. La masse, elle, va vers le faux amour, l'hypocrisie, la haine en fait.

Qu'il s'agisse de l'amour qu'elle s'attendait à trouver entre son père et sa mère, entre ses parents et elle, entre Dieu et ses créatures, Bérénice est déçue. L'amour n'existe pas, il n'est qu'une apparence, il n'est qu'un trompe-l'oeil. Il ne cache que la haine et l'hypocrisie et lorsqu'il prend un caractère de vérité, il annonce la passivité, la soumission, l'avalément.

Mais maintenant Bérénice est à l'âge où l'on sort de son "cocon". étant jeune enfant il lui avait fallu subir le monde des adultes qui pour elle était celui des parents et de la religion. Désormais elle va pouvoir devenir active et se diriger vers un monde extérieur plus vaste. Elle s'émancipera en deux étapes. D'abord au début de l'adolescence, elle cherchera l'amour d'enfants de son âge, ou plus jeunes qu'elle, ensuite à la fin de sa période adolescente elle cherchera à découvrir ce qu'est l'amour adulte.

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 11-12

Assés naturellement le personnage qui occupe la plus grande place dans sa vie d'adolescente est Christian. Son frère est le seul être qui se trouvait déjà là lorsqu'elle est née, qui ne lui fût pas hostile. C'est sans doute pourquoi le seul mot de frère garde toujours une telle résonance à ses oreilles :

"En plus c'est mon frère, et le mot frère est le plus beau mot au monde..."¹

L'attitude de Bérénice vis à vis de son frère semble constamment ambiguë. C'est un amour passionnel, un amour presque physique, un amour de femme adulte. Pourtant je crois qu'il ne faut pas se hâter de crier à l'inceste. Bérénice se trouve dans un désert sentimental. Personne ne l'aime et par conséquent elle s'interdit d'aimer qui que ce soit. Pourtant elle est née avec un coeur très sensible. Christian ne s'y trompe pas et c'est pourquoi il peut dire :

"Je te connais. Je te parie que je pourrais te faire pleurer, rien qu'à être gentil avec toi..."²

Par réaction contre l'absence d'amour chez ses parents Bérénice va littéralement devenir folle de Christian. Mais c'est un amour absolument interdit. Mauritius Einberg ne le permet pas. Christian est un impie. C'est de là que part le côté exagérément sexuel de l'amour de Bérénice pour son frère. Puisque cet amour est interdit bien qu'innocent elle va donner des raisons valables à son père pour réagir violemment. L'attitude passionnelle de Bérénice est surtout dictée par l'attitude autoritaire et bornée de son père. Bérénice nargue son père. Il est d'ailleurs amusant de remarquer que Bérénice après avoir été déçue par le côté utilitaire de l'amour chez sa

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.238

2. Ibid. p. 273

mère est à son tour entraînée dans le système. C'est elle qui utilise Christian et l'amour qu'elle a pour Christian. La grande différence est qu'évidemment son amour à elle est réel.

Lorsqu'elle parle de Christian, lorsqu'elle lui écrit, il semble toujours qu'elle s'adresse à un amant. Pourtant à aucun moment elle n'envisage de contact sexuel avec lui. Lorsqu'elle doit partir pour Israël, elle essaie de convaincre Christian de fuir avec elle. Pour le tenter elle lui décrit leur vie future. C'est une vie d'abnégation pour Bérénice, une vie de dévouement, d'amour et lorsque vient la question de la vie sexuelle de Christian elle dit :

"Si tu aimes les femmes, je ferai s'agenouiller à tes pieds les plus belles femmes d'Egypte."¹

Il y a donc chez elle absence de besoin de possession physique. Il n'y a pas la jalousie que l'on trouve toujours avec la passion amoureuse sexuelle.

Il semble donc que Bérénice emploie le vocabulaire, l'expression ordinairement réservée à la passion chez deux amants, d'abord parce que c'est le meilleur véhicule de la violence de ses sentiments envers Christian et ensuite parce que c'est le plus sûr moyen de rendre Einberg fou de rage.

Bérénice en fait a surtout besoin d'affection. Il est indéniable que ce qu'elle recherche c'est un amour chaste :

"Je t'aime tu sais. Je suis bien avec toi. Veux-tu que je passe ma vie avec toi ? Ce que je ressens pour toi est difficile à dire. Avec toi si je veux, je peux me sentir bonne, facile, tranquille. Prends soin de moi. Si seule-

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.241

ment tu voulais faire les trois quarts de notre amitié. Les cent autres quarts je les ferais avec enchantement. Et puis zut. Je suis prête à n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas fait à moitié. Imagine une amitié de cent-trois quarts." ¹

Il s'agit donc bien ici d'un sentiment qui, s'il n'est pas réellement de l'amitié n'est pas non plus de l'amour en tous cas pas de l'amour au sens incestueux du terme. Une fois obtenue l'affection dont elle a tant besoin Bérénice est transformée. Elle atteint au calme, à la sérénité, au bonheur. Mais, c'est là une idée nouvelle qui aura beaucoup d'importance par la suite, il y a déjà chez elle un grand désir d'absolu. Elle ne veut pas faire les choses à moitié, elle ne veut pas de compromis. Cette condition de base remplie, sa bonne volonté est sans limite.

Pourrait-on alors dire qu'un lien existe entre Bérénice et un autre être humain ? Il semble que non. De même que Bérénice n'hésitera pas à utiliser son amour pour Christian, à le transformer en arme contre Einberg, de même, elle qui aime tant la vérité et la lucidité, n'hésitera pas à s'aveugler en ce qui concerne ses rapports avec Christian :

"Quand je suis seule, j'aime bien me laisser frapper et imbiber par une grosse pluie. Quand je suis avec Christian j'aime mieux m'isoler avec lui dans cet abri exig'ou et me persuader qu'un danger commun nous menace." ²

Elle sait pertinemment bien que la situation ne comporte aucun danger, qu'elle s'est produite auparavant et que seule, elle en a joui. Pourtant

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 235

2. Ibid. p. 51

elle a tant besoin de se sentir liée à Christian, qu'elle accepte de se jouer la comédie de faire semblant de croire qu'elle a peur et qu'un danger commun, donc un lien, existe entre eux. La nature de ce lien paraît d'une réalité douteuse.

Christian a donc une place très importante dans la vie affective de Bérénice. Bérénice fait connaissance d'une certaine forme d'amour mais elle est obligée de faire appel à son imagination pour ressentir ce lien sentimental. Il s'agit plus d'une solution de rechange que d'une solution à son problème.

La deuxième grande expérience d'amour chaste et pur que vivra Bérénice aura lieu à New-York. Après un nombre très grand et très varié d'échecs dans sa vie privée et dans ses études, Bérénice a accepté un poste de monitrice d'éducation physique. Elle enseigne la gymnastique à des petites filles. C'est l'occasion pour elle de découvrir une forme d'amour enfin pur et inconditionnel :

"Elles aiment. On dirait que pour elles, aimer, aimer de tout son coeur, est incoercible. Même moi, qui n'ai rien d'aimable, elles m'aiment, elles m'ont aimée tout de suite."¹

Bérénice est surprise de s'apercevoir que l'amour est inhérent à l'homme. L'être humain dans sa plus tendre enfance a une tendance naturelle à aimer sans discrimination, sans arrière-pensée, sans calcul, c'est un instinct. L'amour qui habite ces enfants guide Bérénice vers un pays enchanteur qu'elle ne soupçonnait pas :

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.205

"Je pénètre en sueur dans la salle de basket-ball. J'ai l'impression d'entrer dans un sanctuaire. Mes petites courtisanes sont toutes là. Comme j'ai chaud à l'âme. Je sens mon âme déborder de richesses. Voilà qu'elles m'ont vu. Constance Kloür en tête, elles s'élancent à ma rencontre. Je plonge dans des yeux profonds comme des puits... Mes bras se chargent de grappes de bras. J'aime comme j'aime aimer et je suis aimée comme j'aime être aimée. Comme je suis heureuse. Comme il est beau le monde sans art, sans littérature, sans politique, sans affaires, sans automobiles et sans coucherries où elles m'emmènent."¹

Ce pays est le pays même de la pureté et du bonheur. Tout ce que Bérénice déteste dans le monde où elle vit est rejeté. Les arts, la littérature représentent l'artificiel, le romancé, l'imaginaire, la politique est le monde de la compromission, des manipulations ; tout ce qu'il y a d'inhumain, d'aveugle, d'insensible dans la vie en société est représenté par l'automobile mais ce qui convient le plus à Bérénice c'est l'absence de dégradation, de vulgarité, c'est "ce monde sans coucherries, sans luxure" qu'elles lui révèlent.

Bérénice a trouvé un paradis affectif qui lui procure la félicité. L'amour chaste, innocent, désintéressé la conduit vers le bonheur, l'exultation même. Nous verrons que plus tard il n'en sera pas de même avec l'amour des adultes ; le résultat sera alors totalement différent.

Bérénice, comme nous venons de le voir, aime l'innocence de ses petites élèves, pourtant elle ne peut s'empêcher d'avoir un contact physique

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.206

avec elles. Elle plonge dans leurs regards ; elle supporte des grappes de bras. Il y a là une imagerie qui assimile les petites filles à la nature et Bérénice se dissout littéralement dans cette nature aussi accueillante qu'abondante, dans cette nature rafraîchissante. Dans quelque situation qu'elle se trouve Bérénice ne peut oublier qu'elle est physique, qu'elle est animal et fait partie de la création extérieure à son moi intime.

L'amour peut donc être pur au moins pendant une très courte période de la vie. Il est alors sans limite, sans fard, et il conduit naturellement au bonheur, mais la réaction de Bérénice n'est pas simplement sentimentale, elle est aussi sensuelle.

Au moment où elle va pour sortir de l'adolescence Bérénice sera encore plus consciente de ce corps encombrant qui veut jouer un tel rôle dans sa vie amoureuse et qui est une telle menace pour son identité. Elle se rendra compte alors qu'il est impossible d'aimer car par l'intermédiaire du corps l'amour avale. Ce qui était la forteresse protectrice de sa solitude devient l'instrument de sa perte. Mais son besoin d'amour est tel que nous assisterons à un duel continu entre l'amour et la raison. Considérant les différents aspects de l'amour elle en arrivera à la conclusion que seule l'indifférence, l'absence de sensibilité et d'émotion sont acceptables :

"Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui".¹ dit Bérénice.

Le mouvement de départ est donc à la fois volonté et limite. L'individu se choisit un partenaire librement, volontairement, semble-t-il, mais la fin est tragique car il est absorbé, avalé et devient chose possédée. Bérénice n'a pas dit "se donner" ou "se laisser prendre" elle a dit "se faire

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 130

prendre". L'action est extérieure à l'individu, il est passif, il subit, devient victime.

L'amour devient donc vite destructif. Il anéantit la personnalité. C'est une proposition inacceptable pour tout être humain normalement lucide :

"Venu avec la raison l'orgueil m'a fait haïr le vide amer qui se fait dans l'âme afin qu'on aime."¹

Un nouvel élément vient donc rendre l'amour impossible : la raison fait comprendre à l'individu l'unicité de sa personne. Elle crée en lui le besoin de protéger ce moi intime. Ce besoin s'appelle l'orgueil. L'orgueil fait alors haïr l'amour à cause du procédé de dépersonnalisation que celui-ci exige pour exister.

La troisième raison qui aux yeux de Bérénice rend l'amour impossible est de caractère existentiel. Il est impossible d'aimer un être humain car pour l'aimer on doit le fixer, l'objectifier. Or l'être humain étant en perpétuelle évolution l'amour devrait alors changer, se translater d'un mouvement similaire à l'évolution subie par le second personnage du couple :

"Pour continuer de l'aimer il faut que j'en aime un autre. Il faut que je change de Christian à mesure que Christian change et Christian n'est jamais le même."²

Il s'agit ici de l'amour de Bérénice pour un autre et cet amour ne peut être statique s'il veut exister. Au problème de Bérénice viendra s'ajouter un second problème lorsqu'elle deviendra l'objet de cet amour :

"Regardant dans les grands yeux noirs de Constance Chlore, j'aperçois soudain, à la surface de chacun, la réflexion

..//...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 20

2. Ibid. p.54

du lumignon et la réflexion de mon visage. Comme un miroir sphérique les yeux de Constance Chlore déforment mon visage... Regarder dans les yeux de Constance Chlore me fait mal. C'est si fascinant. Ce n'est pas fascinant, c'est avalant, étouffant, asphyxiant. Je dis à Constance Chlore que j'ai envie de la battre, la tuer."¹

Elle sera soudain la proie de l'angoisse. L'"autre" l'objectifie, l'"autre" ne voit d'elle qu'une image déformée. Elle devient alors réflexion infidèle, impression floue. Constance Chlore l'absorbe et la tue en la fixant. C'est ce que nous avons déjà vu au moment où Chamomor faisait semblant d'aimer sa fille. Une fois la victoire acquise Bérénice n'était plus qu'un trophée. L'expérience amoureuse avait déjà fait pressentir à Bérénice cette menace d'avalement et s'était même soldée par un échec personnel pour Bérénice car en plus de l'avoir dégradée, réduite à l'état d'objet, l'amour ne lui avait rien apporté sinon un vague souvenir :

"Quand je me réveillerai, l'idylle sera devenue douceur, doux secret. Elle ne pourra se continuer que de moi à moi, dans l'invisible, dans des souterrains creusés dans la lumière et les ténèbres."²

L'amour s'était alors révélé comme une impasse. Il n'était en fait qu'un retour sur soi-même. Le seul souvenir tangible qui lui restait, était un "doux secret" mais inutile puisque bien caché et par conséquent opposé à l'amour qui est relation sentimentale, déclarée, entre deux êtres.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 150

2. Ibid. p.109

L'amour est donc limitée, aveuglement et objectification qu'il soit entre frère et soeur ou mère et fille ou entre amies.

Le processus d'objectification est d'autant plus inacceptable pour Bérénice qu'on ne peut jamais connaître l'autre :

"J'aime croire que j'aime Christian, mais ce n'est pas lui que j'aime. Ce que j'aime c'est l'idée que je me fais de lui."¹

L'amour est impossible car le partenaire est plus imaginé que connu. La communication étant impossible entre deux êtres, aucun être ne peut dire avec certitude qu'il en connaît un autre que lui-même. Il n'en connaît que les apparences. Les apparences conduisent alors souvent à l'idéalisation :

"Sans le chercher, sans arrêt, je pense à Christian... C'est toujours la même chose.. Aussitôt que je retombe seule dans ma chambre, mon coeur et ma tête s'emplissent de lui, s'en gonflent à me faire mal.. C'est ridicule. Je sais trop bien que s'il était encore ici je n'aurais que faire de lui."²

Bérénice a besoin d'une présence pour échapper à la solitude. Mais le partenaire est idéalisé. Loin d'elle il est paré de tous les dons. Présent, réel, il est là avec en plus de ses qualités vraies ou rêvées, ses défauts, sa grossièreté d'humain et surtout son potentiel d'envahisseur, et le charme disparaît. Il faut alors revenir sur terre, reprendre contact avec le réel et retrouver son agressivité pour survivre.

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.54

2. Ibid. p.129

Il est donc impossible pour Bérénice d'accepter l'amour parce qu'il la menace, parce qu'il la détruit, parce qu'il ne correspond pas non plus, à la réalité. L'amour est relié trop étroitement à l'imagination, au rêve et par conséquent il est trop passif :

"J'ai plus envie de la vie dans sa dévastatrice immensité que des retranchements doux et encombrés qu'on y a ménagés."¹

L'amour n'est qu'un refuge, une rade en retrait de l'océan, la paix qu'on y trouve ne compense pas la perte de liberté, l'absence de combat que l'on doit subir. L'amour devient alors soumission, abandon.

L'amour ne peut même pas être accepté comme justification de l'existence :

Chamomor : Si je ne vous suis pas utile, petit singe, à quoi suis-je donc utile ?

Bérénice : A toi-même. C'est-à-dire à rien, comme moi, comme tous les autres...On s'y fait tu verras.

L'amour n'est pas un lien entre les hommes. Il n'est qu'une fausse solution à notre solitude innée. Mais c'est une solution néfaste. En voulant échapper à soi-même on risque fort de disparaître de soi-même. En allant vers les autres on ne fait qu'aller vers une image dépourvue de toute réalité et issue de notre imagination. Il est impossible d'accepter l'amour comme étant le sens de la vie. Chacun est seul et inutile à lui-même comme aux autres.

Voilà une conclusion bien définitive pour une jeune personne aussi versatile que Bérénice. Il ne faudrait tout de même pas se méprendre et croire que Bérénice a un système philosophique bien arrêté, bien cohérent, sans

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 30

hésitations, sans contradictions. Au contraire Bérénice est toujours déchirée entre deux extrêmes, entre le besoin d'être lucide et le besoin de s'aveugler, entre la haine et l'amour et surtout entre la raison et le coeur. Nous avons déjà vu comment sa raison lui montrait que l'amour est impossible nous allons maintenant voir que malgré des conclusions rationnelles et positives Bérénice continue à être tourmentée, nous allons voir comment elle passe continuellement d'une influence prédominante de la raison, à une influence prédominante du coeur :

"J'ai besoin qu'on me rassure, qu'on me berce, qu'on me bichonne. Je ne suis pas faite pour mourir vierge et martyre. Je suis une ménade en transe. J'ai un besoin de tendresse surhumain et monstrueux. Cependant, le rire que j'ai qui rit de la tendresse que je veux est encore plus surhumain et plus monstrueux. Je ne pourrai jamais plus permettre, sans la noyer de cynisme de donner ou recevoir la moindre caresse. Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel."¹

Tout le problème de Bérénice est là : peut-être à cause de l'absence d'affection dans son enfance, il existe en elle une hypertrophie des sentiments. Lorsque son coeur l'emporte, aucun épanchement, aucune manifestation d'amour n'est trop grande pour elle. Elle a un besoin gigantesque d'être aimée, consolée, cajolée, rassurée. Mais d'un autre côté sa lucidité est grande. Au moment où la Bérénice sentimentale se laisse emporter par ses émotions, la Bérénice consciente, raisonneuse est là, subissant, patiemment son heure de défaite temporaire et attendant que l'autre se soit un peu apaisée pour revenir en

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.254

force et savourer sa victoire. C'est une victoire d'autant plus amère que l'élan passionnel a été violent. Bérénice en est alors réduite au désespoir. Elle voit clairement sa solitude et la futilité des caresses. Elle comprend alors qu'elle perd sur tous les tableaux, puisque l'élan d'amour la laisse frustrée et que le moment de lucidité la torture.

Il y a constamment chez Bérénice ce mouvement pendulaire qui la conduit de la joie au désespoir, de la haine à l'amour. Le fait qu'elle va dans un sens implique qu'elle reviendra nécessairement dans l'autre. L'amour ne peut exister en elle sans la haine, mais ni l'un ni l'autre ne peut prédominer pendant longtemps. Il y a toujours chez Bérénice un refus catégorique et ferme de se laisser aller en même temps qu'une faiblesse extraordinaire, une prédisposition frappante à trahir la raison par le coeur et les sentiments.

Le problème est d'autant plus pénible pour Bérénice que c'est une passionnée ; qu'on en juge par le passage suivant :

"Tout à coup ça y est. C'en est fait de moi. Je perds la tête. Tout à coup en moi, c'est la rupture des écluses, l'éclatement des digues et des barrages. Je sais que cette femme est truquée : je me le dis, me le répète. Mais c'est inutile. Prise d'un grand éblouissement j'oublie tout, perds tout. Je dégringole de tous mes sommets, m'écrase. Je perds pied, déboule. Tout me glisse entre les doigts. Tout à coup comme mue par une détente volcanique, je me retourne, me dresse, m'élance, me jette dans ses bras, me cramponne à son cou."¹

..//..

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.104

Il s'agit d'un vrai effondrement de la raison. L'ampleur de l'écroulement de Bérénice montre à quel point la raison avait été forte, montre l'importance de l'échaffaudage qui avait dû être construit pour endiguer la passion de Bérénice, son besoin d'affection, son besoin d'amour. Il s'agit d'un vrai suicide rationnel. Le coeur l'emporte mais la raison est toujours dans l'ombre, qui observe et qui condamne. "Je sais que cette femme est truquée" dit Bérénice "mais c'est inutile" ; la passion l'emporte et la victoire a déjà en elle les germes de la défaite.

Elle ne peut pourtant choisir de rester dans le camp de la raison ou celui du coeur, car de même qu'elle a, comme nous l'avons vu plus tôt, beaucoup de lucidité et une raison très forte, elle a aussi tout ce qu'il faut pour être parfaitement sentimentale :

"Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils. Ses mots chaque fois qu'elle en parle trouvent en moi des montagnes et des gorges où ils se répercutent."¹

Ici la lucidité vient se heurter à l'imagination. Bérénice en plus d'avoir des prédispositions naturelles au sentimentalisme subit un véritable conditionnement. L'imagerie employée par Chat Mort est aussi fautive que les sentiments de Chat Mort et des adultes de son entourage, pourtant elle a beaucoup d'effet sur Bérénice.

Bérénice est donc condamnée à suivre un mouvement de navette perpétuelle entre le coeur et la raison. La raison lui montre que l'amour est impossible parce qu'il avale et détruit ce qu'il veut aimer, mais le coeur est

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.30

trop passionné pour se soumettre et Bérénice se lance alors vers les expériences émotionnelles au moment même où une petite voix lui dit du fond de son subconscient, qu'elle va le regretter.

La violence de ses passions est trop grande pour être supportable pendant longtemps et Bérénice doit chercher une solution. Elle considèrera le suicide mais elle aime beaucoup trop la vie pour cela. Son dernier geste lors de l'attaque arabe sur l'avant-poste 70 ne laisse aucune équivoque à ce sujet. Sa maladie elle-même, peut être considérée comme une sorte de suicide. Elle se laisse mourir à petit feu mais au dernier moment elle se ressaisit. C'était un faux suicide, une façon de s'attirer l'attention et surtout l'affection de ses parents. C'est le même genre de suicide qu'emploient les jeunes adolescentes qui prennent des barbituriques : le but est de faire peur aux parents tout en laissant grandement le temps d'être sauvée. Mais loin d'être un désir de mort c'est surtout une affirmation d'amour de la vie.

Déchirée entre la raison et le coeur, ne pouvant accepter le suicide, Bérénice n'aura plus qu'une solution et c'est d'anéantir l'une des deux causes de sa souffrance. Le coeur étant une menace à son individualité et une solution imparfaite à sa solitude, c'est lui qu'elle choisira d'éliminer :

"J'apprends à dédaigner ce qui d'abord me plaît."¹

Il s'agit bien ici, d'une action volontaire, d'un désir manifeste d'écraser ses passions. Ce n'est pas une mesure facile :

"Mon coeur, je l'arrache, le jette dans le fleuve."²

Il faut que Bérénice se fasse violence mais elle est déterminée ; il faut que ce mouvement pendulaire du coeur à la raison cesse ; il faut

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 31

2. Ibid. p. 26

qu'elle atteigne à un état supportable. L'état qui lui paraît être le plus supportable est l'indifférence :

"Quand je serai grande je n'aurai plus en place de coeur qu'une outre vide et sèche... J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon coeur batte, sans avoir de coeur."¹

Ce qu'elle cherche c'est écraser cette sensibilité qu'elle a en elle et qui la menace, c'est éviter à la fois d'avalier et d'être avalée. Elle rêve d'un détachement total, d'une position invulnérable. Il est tout de même permis de douter de ce moyen ; d'abord parce que Bérénice est trop sensuelle pour accepter la passivité inévitablement associée à l'indifférence et enfin même dans ses résolutions elle ne peut s'empêcher d'"aimer". "Quand ... J'aimerai" dit-elle. Plus tard, embarrassée par cette contradiction, elle hésitera à employer le mot "amour" et parlera d'"amitié" :

"Nous ne nous inspirerons rien comme deux cailloux.

Il faudra que nous nous construisions de l'amitié au fur et à mesure."²

Même dans ses rêves elle n'arrive pas à concevoir une vie sans sentiment. Il semble bien que le coeur continuera de tourmenter Bérénice jusqu'à la fin de ses jours.

La tentative d'indifférence de Bérénice se solde donc par un échec. Au sortir de l'adolescence nous faisons la connaissance d'un amour condamné par la raison et par l'orgueil protecteur de notre moi intime ; cette prise de position va directement à l'encontre des désirs du coeur. Il existe en nous un immense besoin d'attention, d'affection, d'amour. Mais le coeur ne peut

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 30

2. Ibid. p. 33

prévaloir sur la raison ou la raison sur le coeur sans qu'on ne fasse disparaître au moins l'un des deux termes. Pour Bérénice le coeur est le coupable c'est lui qu'il faudrait faire taire si elle veut arrêter de souffrir. Elle est trop sensuelle pour la maîtriser et son espoir d'indifférence, d'insensibilité même, semble bien être une faillite.

Mais, et c'est là une autre source de désespoir pour Bérénice, la vie continue et l'entraîne, il va falloir passer du camp des adolescents à celui des adultes. Bérénice achève sa connaissance de l'amour qui est maintenant amour adulte et donc sensuel plus que sentimental :

"C'était écrit il fallait que je fasse la rencontre de mesdemoiselles les menstruations."¹

Elle passe l'âge de la puberté et entre dans le cycle de l'amour physique. Le sujet n'est pas totalement nouveau pour elle. Observant Christian et Mingrèlie dans la grange, elle disait déjà :

"Ils se flattent tour à tour. Ils ont l'air habitués. Tu te fermes les yeux et je te flatte le visage. Je m'arrête de te flatter le visage, je me ferme les yeux et tu me flattes le visage."²

Il existait en elle à ce moment là un profond mépris de l'amour physique surtout évidemment lorsqu'il est manifesté par les autres. Ce mépris s'explique de plusieurs façons ; d'abord l'amour physique implique que chacun "explore la petite anatomie" de l'autre et cela même est inacceptable pour Bérénice tant elle garde jalousement sa propre personne pour elle-même, tant elle est soucieuse de protéger son moi-unique. Ensuite elle déteste ce mutuel

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 162

2. Ibid. p. 64

accord, cette connivence qui existe entre les deux partenaires "rassure moi, je te rassurerai". Il y a la condamnation du caractère puéril de l'amour physique, de la lâcheté qui est à sa base. L'élan sexuel lui-même n'est pas une excuse :

"Sous ses mains, je me sens me réveiller comme un crocus aux premières lueurs du soleil. Je coucherai avec lui ne serait-ce que pour me faire davantage horreur. Je coucherai avec lui. Je le paierai s'il le faut."¹

Bérénice est prête à satisfaire son appétit sexuel mais tout en gardant sa lucidité ; elle va même plus loin, elle satisfera son appétit sexuel pour garder sa lucidité. En se livrant à l'amour physique elle créera un dégoût en elle qui accentuera encore sa solitude. Alors que chez les autres adultes l'amour est une façon de cacher leur solitude, chez Bérénice c'est une façon d'accentuer cette solitude.

L'amour apparaît donc à Bérénice comme étant principalement physique. Il est aussi puéril que lâche et le sentiment de l'amour est presque toujours absent. Il s'agit d'un amour-chose dans presque tous les cas, comme en témoigne l'exemple suivant :

"Les bras accrochés par les pouces aux poches de son pantalon, elle déambule avec cette lenteur, cette grâce et cette nonchalance qui m'ont toujours donné envie, faim, qui m'ont toujours fait monter des goûts de douceur dans la gorge."²

Le désir est bien physique et non-affectif. Il y a même ici un élan sauvage, une attitude de félin prêt à sauter sur sa proie. L'amour conçu de cette façon est uniquement un élan du corps et non du coeur, une sorte d'in-

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 212

2. Ibid. p. 119

coercible besoin de possession, d'avalement.

Mais cet avalement est futile car, il ne peut être qu'incomplet :

"Je ne veux rien, coffre de pirates des mers du sud.

J'aime mieux ma misère que ton abondance, jardin. On

n'a que ce qu'on est et ce que tu es ne peut appartenir

qu'à toi..."¹

Il est inutile de se laisser tenter par les richesses des autres, elles ne vous appartiendront jamais. Le processus de l'avalement est une perte, sans autre compensation possible. Le processus de l'avalement est stérile car l'"avaleur" garde son abondance pour lui et même ne peut la communiquer à l'"avalée".

Pourtant l'avalement est un résultat inévitable si Bérénice se laisse aller à son extraordinaire besoin de protection, à son insatiable besoin de tendresse, d'amour :

"J'ai besoin d'elle, d'être abritée, qu'elle me tienne et me flatte comme elle tient et flatte Mauriac II."²

Elle aimerait assumer la position du chat qui obtient tendresse et sécurité sans pour autant perdre son indépendance. Ce n'est qu'un rêve pour Bérénice. Il lui serait impossible d'accepter une telle situation :

"Tout ceci n'est qu'instinct, lâcheté, désespoir, aberration. Aimer ne doit pas être : se laisser pousser passivement dans les bras de quelqu'un. Aimer ne doit pas pousser dans l'âme comme l'ongle au bout du doigt. Ne te laisse pas faire. Hais plutôt."³

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 100

2. Ibid. p. 92

3. Ibid. p. 92

L'amour est innacceptable non seulement parce qu'il détruit mais encore parce qu'il sous-entend la soumission, la passivité, l'absence de choix. L'amour chez les humains c'est se soumettre à quelque chose dont on n'est pas responsable et par conséquent être avalé ; l'amour vu par Bérénice c'est l'écrasement. Elle n'envisage jamais d'être à pied d'égalité ou même de dominer dans l'amour. Elle est toujours au niveau inférieur, elle se veut au niveau inférieur :

"Vite que je te fasse dieu. Vite que je puisse ramper à tes pieds..."¹

Dans l'amour les êtres la dominant sans qu'elle ait la force de les dominer. Son orgueil réagit et la pousse aussitôt à haïr. "Hais plutôt" dit-elle, mais cela n'est pas une attitude plus libre que celle dans l'amour puisqu'elle est directement issue de l'amour qui était lui-même imposé par des forces extérieures. La haine venant en réaction contre l'amour indésiré ne peut pas être une solution puisqu'à son tour elle devient involontaire ; d'autre part sa sensualité ne pourrait jamais s'en accommoder longtemps.

Tout cela nous paraît bien complexe et insoluble et nous mène une fois de plus vers la tentation du suicide ; c'est sans doute pourquoi on retrouve si souvent, l'amour associé à la nuit, à la douleur, à la mort :

"Je l'aime. Je l'aime. Qu'elle revienne. Qu'elle revienne. La nuit est tombée. Je l'attends. Qu'attend-elle? Voici ses pas. J'ai comme peur. Poings fermés j'ai envie de crier. J'ai dans le ventre mille cris plus grands et plus vifs que des anguilles..."²

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 136

2. Ibid. p. 108.

L'amour de Bérénice revient à la nuit tombée. Il est associé à la douleur, à la violence. Plus tard elle l'associera même à la maladie, à l'infection : "Tous pores dilatés, je suppure" ou même :

"Vacherie de vacherie, je suis guérie maintenant, bien guérie."¹

L'amour est une maladie, une limite, une soumission. Il est l'instrument le plus efficace de l'avalement. Il n'apporte jamais rien, sinon quelques périodes de calme provisoire que l'on paye cher plus tard.

Prise entre ses parents qui se haïssent et la haïssent mais tiennent à conserver une façade d'amour, Bérénice n'a pas la possibilité de se retourner vers l'amour divin qui lui aussi n'est que violence, écrasement, menace. Elle connaîtra une brève période d'amour heureux, d'amour innocent avec Christian et surtout avec les petites filles du collège. Cette période heureuse porte déjà les stigmates de la déchéance. C'est ce que Bérénice vérifiera en entrant dans le monde adulte. Elle sera alors prise dans un dilemme, son cœur la poussant à rechercher la tendresse, l'amour, pour échapper à la solitude, son esprit, sa raison, lui conseillant au contraire de fuir l'amour qui conduit à la destruction, à la perte du moi intime. Il est impossible pour Bérénice de concilier ces deux termes par trop opposés. Son essai d'indifférence ne mènera nulle part. Il lui faudra continuer à vivre perpétuellement ballotée entre la sexualité et la lucidité. Il lui faudra à nouveau confronter l'amour, et par conséquent, l'avalement qui détruit sans rien donner en compensation. Il lui faudra à nouveau faire face à la passivité de l'amour, cette gangrène de l'âme.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.R.f. p. 109

En fait il n'y aura là aucune découverte pour Bérénice car consciemment, et surtout, bien sûr, inconsciemment, elle savait depuis sa tendre enfance qu'amour est équivalent d'impureté, de soumission, d'avalement et donc de perte de choix, de perte de liberté.

CHAPITRE III

LA LIBERTE

Le problème de l'avalement chez Bérénice est en fait un problème d'identité. Bérénice a peur que le monde des objets et des hommes ne l'écrase. Elle a peur de perdre ses possibilités de libre-arbitre, de choix personnel c'est-à-dire de liberté. Le mot liberté a des sens variés. Il peut à la fois vouloir dire liberté physique, métaphysique et psychologique. Il pose en fait le problème du choix dans tous les domaines. L'homme prend-il une décision librement ou est-il déterminé par quelqu'agent extérieur à lui-même. Bérénice à un moment ou à un autre de son enfance va réfléchir à sa liberté, chercher à la définir, à voir par quoi elle est menacée et ce qu'elle lui apporte. Elle va faire face à toutes les formes de déterminismes qui existent et essayer d'y apporter une solution, de découvrir un moyen de leur échapper pour enfin atteindre à sa liberté, qu'elle ne pourra, étant donné son caractère entier, accepter que complète. Pour étudier une telle question chez Bérénice il a bien sûr fallu effectuer un tri et un classement dans les pensées de Bérénice et ce qui pourra quelquefois ressembler à une démarche de pensées très cartésienne se trouve dans le texte, principalement sous forme d'intuitions ou de révélations soudaines et espacées, parfois logiques et parfois contradictoires.

La peur constante de Bérénice dans l'Avalée des Avalés c'est justement l'avalement. Que signifie avalement? C'est l'écrasement de sa propre personnalité par celle d'un autre ou des autres. Comment s'y prennent "les autres" pour accomplir leur besogne destructive? Ils utilisent les faiblesses de la cuirasse humaine :

"C'est un soleil qui me flamberait l'âme si je ne le fuyais pas, ne m'en défendais pas... Si j'ouvre, si j'entrebâille, elle me pénètre, elle envahit, elle noie, je coule".¹

..!...

Le seul moyen de protéger, de préserver son intégrité, c'est-à-dire son moi-intime et donc la possibilité de prendre des décisions vraiment personnelles, vraiment libres, c'est de se fermer comme "l'huître" en péril. Pour rester soi-même il faut refuser tout contact humain. La moindre faille risque de vous exposer à l'influence des autres humains. Ces failles sont pour Bérénice exclusivement les sens et principalement la vue :

"Il faudrait que je me ferme les yeux, car quand je la vois, je suis cuite. Il faudrait que je me ferme les oreilles. Car si je succombe à la tentation de l'écouter, elle me pénètre et je suis finie, morte, vaincue".¹

Le regard est un danger permanent "qui permet à la ville d'entrer en soi comme le vent par les fenêtres ouvertes". Il expose et trahit le moi-intime. Il la rend vulnérable. L'ouïe peut aussi être une menace mais Bérénice la craint bien moins que la vue. Que peut-elle donc faire pour se défendre? Une solution se présentera à elle : fermer les yeux. Ce sera une fausse solution car si les yeux ouverts, elle s'expose à la convoitise du dehors, les yeux fermés, elle s'expose à la convoitise du dedans :

"Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est parce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque."²

Il n'y a pas de solution apparente au problème de Bérénice. L'avalement semble un fait inévitable surtout lorsqu'on quitte l'enfance pour entrer dans la catégorie des adultes :

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 227

2. Ibid. p. 7

"Il faut éviter un adulte comme on évite le sable mouvant. Un baiser qu'on met sur un adulte, s'y enfonce, y germe, y fait éclore des tentacules qui prennent et ne vous lâchent plus."¹

L'âge adulte porte en lui la conscience et la peur de la solitude et donc le besoin de communication et par conséquent d'avalément. La liberté dans tous les sens du mot est compromise par la cohabitation. L'âge d'or de l'enfance est terminée, où les enfants pouvaient rester libres et intouchables :

"Rien ne pénètre un enfant, une aiguille s'y briserait. L'enfant n'est pas mou, visqueux et fertile, il est dur, sec et stérile comme un bloc de granit."²

De même que dans l'amour il y avait une période de pureté et de bonheur, dans la liberté il y a une période d'invulnérabilité.

Bérénice passe donc de la période de l'enfance où elle pouvait être libre et heureuse sans danger à celle de l'âge adulte où tout est menace. Son premier réflexe est de se replier sur elle-même, de couper tout contact avec le monde extérieur. Mais c'est une fausse solution car alors elle devient sa propre prisonnière. De plus elle est trop active pour accepter cette situation sans se rejimber.

Il faudra alors que Bérénice sorte de sa coquille. C'est ce qu'elle fera. Mais cette fois-ci de dominée, elle deviendra dominatrice, de menacée, elle deviendra menace :

"Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre du noyau de pêche, au noyau de la terre elle-même."³

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 249

2. Ibid. p. 249

3. Ibid. p. 160

C'est la réaction d'une timide qui devient effrontée. Au lieu d'être passive et avalée, elle devient soudain agressive et avale. C'est une attitude très naïve car en fait, qu'elle refuse complètement l'existence et la menace des autres ou qu'elle l'accepte mais pour la détruire, elle ne semble pas se rendre compte qu'elle anéantit sa propre liberté. Un n'existe qu'à condition qu'il y ait au moins deux car sans quoi il est tout et rien mais surtout il est absence de choix, donc de liberté. Si le monde extérieur et les hommes existent, alors, et alors seulement, la liberté de Bérénice peut exister. Pour pouvoir affirmer qu'elle est libre, il faut qu'il y ait au moins une possibilité pour qu'elle ne le soit pas.

Ce n'est pas l'idée de Bérénice et Bérénice est bien décidée à tout avaler :

"Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire. Je suis l'oeuvre et l'artiste... Dans un bloc de marbre il y a un buste, mais à une condition, à condition de sculpter."¹

Il va donc falloir repartir de zéro. Le monde va être détruit. C'est un monde canalisé, un puzzle où chacun a sa place. Il faut s'intégrer, accepter sa place ou rester à l'extérieur, en dehors. Ni l'une ni l'autre des deux solutions n'est acceptable pour elle. Il va donc falloir détruire le puzzle pour en reconstruire un à sa mesure. Trop éprise de liberté et trop individualiste, Bérénice au lieu de s'adapter au monde veut que le monde s'adapte à elle. Elle vivra alors dans un univers complètement neuf où elle-même sera sa propre oeuvre. Pour qu'elle soit libre dans un monde libre elle ne peut de-

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.160

voir sa création à un autre qu'elle-même. Elle refuse en fait sa propre naissance. Toute idée de dépendance lui est inacceptable :

"J'exècre avoir besoin de quelqu'un. Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie."¹

La réponse de Bérénice à l'avalement est donc la destruction. Pour ne pas perdre son existence et ses possibilités de choix, elle anéantit les autres, le monde extérieur, leur existence et leur liberté. C'est une solution draconienne qui aura très vite une contrepartie :

"Je donne arbitrairement une autre forme à toute chose qui, par son manque de consistance ou par son immensité est impossible à saisir... et alors à la faveur de cette autre forme, je saisis la chose, je la prends dans mes mains, dans mes bras, mais surtout : dans ma tête."²

Il y a encore assimilation de l'univers mais apparaît pour la première fois clairement ce qui est l'essence même de la liberté : l'attitude mentale, le processus intellectuel. L'homme est libre à partir du moment où il se veut libre ; tout se joue "dans sa tête".

Après avoir essayé d'échapper à l'avalement en se refermant sur elle-même ou en anihilant le monde extérieur à elle-même, au moins par la pensée, Bérénice s'aperçoit donc que la liberté c'est une attitude de l'esprit.

Bérénice se lancera à la conquête de la liberté d'une manière consciente à partir du moment où elle se rendra compte qu'elle est purement et simplement la prisonnière de Zio dans leur "colombarium" de New-York.

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 20

2. Ibid. p. 153

Sa première révolte tendra à la liberté physique, à la liberté de mouvement, à la disposition de soi-même. Zio la séquestre littéralement. Toutes ses allées et venues sont effectuées sous surveillance. Pour aller à ses cours, elle doit prendre un taxi toujours le même. Celui-ci vient la chercher au "colombarium" et la dépose devant la porte de l'école. Un soir Bérénice se révolte :

"Personne ne peut exercer d'influence sur moi que j'y consente par quelque artificieuse mauvaise volonté.
Personne n'a de pouvoir sur moi que moi-même."¹

La liberté est complète et individuelle. Nous sommes invulnérables et lorsque nous nous plaignons d'être lésés c'est qu'auparavant quelque chose en nous avait accepté d'être lésé. Si elle est la prisonnière de Zio c'est qu'elle a accepté d'être la prisonnière de Zio. Dorénavant elle refusera sa coopération à qui que ce soit menaçant sa liberté :

"Je devrais répondre quelque chose aux interrogations désespérées de Mr. Klaust, mais je suis en passe de devenir un être humain libre et un être humain en passe de devenir un être humain libre ménage ses paroles."²

Une fois son choix fait, il ne lui reste plus qu'à accomplir son acte : marcher vers la porte, sortir dans la rue et aller là où elle le désire. Bérénice commence sa marche vers la liberté. C'est uniquement un effort de la volonté ; le début est difficile car les pressions du dehors sont fortes. Elle coupe alors les liens les plus immédiats avec le dehors et se réfugie dans le silence. L'état de liberté est un état fragile qui nécessite à la fois protection et agression :

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p.191

2. Ibid. p.193

"Je sens des ailes grandir au dépens de mon corps, s'élargir, se gonfler au hasard des coups de vent et m'arracher du sol. Je me fais libre. Je pousse des serres aussi."¹

La société des hommes ne peut accepter un individu libre. Si cet individu veut préserver sa liberté il lui faudra avoir des moyens de défense. Il lui faudra combattre pour garder le droit et la possibilité de faire de libres choix.

La liberté c'est une démarche de l'esprit, c'est une attitude essentiellement volontaire et sans limite :

"Le seul moyen de s'appartenir est de comprendre. Les seules mains capables de saisir la vie sont à l'intérieur de la tête dans le cerveau."²

La liberté c'est d'être en possession de soi-même et l'on prend possession de soi-même par l'esprit, l'intelligence. On ne peut se posséder qu'à partir du moment où on s'est compris, ou on a compris ce qui est la condition humaine. Mais à partir du moment où on a compris et assumée sa propre liberté, la vie devient plus exigeante :

"Quand on a le coeur d'être la loi de sa vie, ni se tuer, ni tâtonner, ni se laisser aller ne valent."³

Les solutions de facilité deviennent inacceptables qu'elles soient l'indolence, l'empirisme ou la mort. La lucidité et la réflexion seront par conséquent des conditions de base pour la liberté ; il en est de même pour l'audace :

"Il n'y a de vrai que ce que je crois vrai. Que ce que j'ose croire vrai."⁴

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 141

2. Ibid. p. 142

3. Ibid. p.93

4. Ibid. p. 16

Il faut savoir oser. A partir du moment où on a le courage d'oser, tout devient possible :

"Il n'y a de vrai que ce qu'il faut que je croie vrai, que ce qu'il m'est utile de croire vrai, que ce que j'ai besoin de croire vrai pour ne pas souffrir."¹

La volonté qui crée la liberté, en même temps crée la vérité qui n'est plus alors que vérité personnelle au service de soi-même. Il n'y a rien, aucune vérité à l'extérieur de nous-même, il n'y a plus que ce que nous acceptons ou rejetons :

"Pour ne pas souffrir il ne faut voir dans ce qu'on regarde, que ce qui pourrait nous en affranchir."²

Non seulement nous sommes libres vis-à-vis du monde du dehors, mais encore nous sommes libres vis-à-vis des autres et nous nous devons de rester libres vis-à-vis d'eux, même si pour cela nous devons refuser de prendre en considération une partie de leur individu, de leur caractère, de leur personnalité...

Le problème de la liberté se présente donc sous la forme du problème de l'avalement chez Bérénice. Il n'y a pas moyen de se soustraire à l'avalement puisque se refermer sur soi-même c'est étouffer en soi-même, être avalé par soi-même. Les sens sont malheureusement l'agent constant et inévitable de l'avalement. Bérénice envisage alors deux solutions pour éviter d'être avalé, il faut avaler mais alors le choix n'existe plus ; la vraie liberté est intérieure c'est une démarche de l'esprit, une attitude de la conscience.

C'est en devenant de plus en plus consciente de ce qui l'écrase qu'elle va finalement se libérer. La lutte de Bérénice sera alors une lutte

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 16
2. Ibid. p. 24

contre toute sorte de déterminismes qu'ils soient théologiques ou scientifiques, qu'il s'agisse de la prédestination ou du conditionnement physique. Ce sera un refus aussi complet que possible de l'enchaînement nécessaire des faits qu'ils soient physiques, psychologiques ou moraux.

Bérénice nous l'avons vu, en vient à refuser sa propre naissance, c'est-à-dire sa dépendance d'un autre être humain. Ce qui s'applique aux relations entre deux êtres humains peut s'appliquer aux relations entre un être humain et les dieux. Si Bérénice veut être libre elle ne peut forcément pas accepter la prédétermination :

"Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient...

Il faut tourner le dos au destin qui nous mène... Il faut se récréer, se remettre au monde."¹

Il s'agit bien encore de refuser d'être la chose de quelqu'un d'autre, d'être la création de qui que ce soit, fût-ce d'un dieu. Il faut faire table rase, puis tout reconstruire et se reconstruire. On ne dépend plus alors des dieux ou des hommes, la responsabilité de son propre univers est alors absolue, on a atteint à sa liberté complète.

Bérénice ne se fait quand même pas trop d'illusions :

"Cette roue ne tournera que comme je le voudrai. Je mets mon épaule à la roue et je pousse. Nous n'irons pas loin Bérénice, mais nous irons à notre guise, par nos propres moyens."²

Les dieux ne la mèneront pas à leur guise. Elle ne peut se soumettre. Elle assume la direction de son destin. Son attitude est digne de Sisyphe. En acceptant personnellement son fardeau elle met les dieux en

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 31

2. Ibid. p. 94

échec. Ce qui compte pour elle c'est être responsable, c'est opter pour un choix, ne pas se laisser imposer un destin. Elle sait qu'elle n'ira pas loin, mais elle ira où elle veut.

Plus tard elle deviendra plus lucide et sa lucidité la conduira vers la fatalité :

"Je connais l'issue de la bataille. Je sais que la lutte sera vaine... Mais je me battrai quand même. S'il faut perdre, autant perdre beau."¹

Elle trouve alors sa dignité dans le combat et non dans l'issue du combat. Son attitude s'annonce déjà très prométhéenne. Ce sera encore plus clair dans l'exemple suivant :

"Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels comme divins je m'insurge contre vous, je vous crache désinvoltement à la figure."²

Nous avons bien ici la conquête de la liberté, la victoire de l'esprit humain sur la servitude. Bérénice se présente alors en Prométhée délivré. Mais l'homme est faible et parfois sa révolte se vide et ne devient plus qu'enveloppe de révolte, façade de révolte :

"Je deviens une servitatrice bien obéissante du titan. Je ne me révolte plus que par habitude."³

Bérénice subit un moment de défaîte, un moment de doute. De sa liberté il ne reste plus, momentanément du moins, qu'un vernis.

Le déterminisme théologique, la prédestination en fait, peut être vaincu mais la lutte est difficile et la victoire, d'ordre spirituel, est parfois remise en cause.

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 120

2. Ibid. p.174

3. Ibid. p. 255

Après le déterminisme théologique vient le déterminisme scientifique. Si le libre-arbitre n'existe pas pour nous, si les dieux ont tracé notre destinée, réduisant ainsi à néant notre liberté dans le temps, il existe encore d'autres formes de déterminismes. Ils sont d'ordre scientifiques et sous-entendent que la création n'est qu'un ensemble de lois physiques nécessaires où la volonté humaine, le choix ne peuvent intervenir. Ils s'appliquent aussi bien au monde des choses, au domaine social et à l'être vivant, qu'à la psychologie de l'être vivant :

"J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut."¹

Il y a là, à la fois, affirmation d'indépendance et refus de l'enchaînement mécanique des choses ; indépendance vis-à-vis des hommes, insoumission vis-à-vis des lois de la nature. Les lois de la nature voudraient que Bérénice réponde que "le phénol est un dérivé oxygéné du benzène que l'on extrait des huiles fournies par le goudron et la houille" mais c'est là subir un enchaînement de faits qu'elle ne peut contrôler et elle refuse.

Ce n'est là qu'un épisode à vrai dire car Bérénice n'insiste que peu sur le déterminisme d'une création qui lui est extérieure. La seule réponse qu'elle apporte c'est un désir, une intention de tout détruire, de tout avaler, mais le roman est surtout un cas de conscience et donc centré principalement sur un individu.

Bien plus grande sera donc l'importance du déterminisme social. A vrai dire il occupera dans l'esprit de Bérénice une place plus grande que le déterminisme théologique ou universel. Cela se comprend facilement puisque c'est un problème qui la prend facilement puisque c'est un problème qui la touche directement et qui a une influence énorme sur son développement et sa

../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 196

personnalité. Bérénice se révolte surtout contre l'influence qu'a eue la société avant qu'elle ne soit consciente de sa propre existence :

"On ne naît pas en naissant. On naît quelques années plus tard, quand on prend conscience d'être. Je suis née vers l'âge de cinq ans, si je m'en souviens bien. Et naître à cet âge, c'est naître trop tard, car à cet âge on a déjà un passé, l'âme a forme."¹

Il s'agit donc de conditionnement social. Quand elle a su qu'elle était, c'était déjà trop tard. "Naissant j'ai cru avoir le choix" en fait ce choix avait déjà été fait en grande partie par son milieu, par ses parents, par les autres. La liberté vient de l'âme qui a subi toute sorte d'influences avant de pouvoir prendre conscience de son existence.

Au moment où elle s'est "trouvée" il n'était plus temps de rien faire. Le mouvement était irréversible :

"J'ai crié d'horreur en pure perte. J'ai nagé à contre courant comme une forcenée, en pure perte. J'étais folle, je me suis fatiguée c'est tout."²

Engagée malgré elle, Bérénice ne s'aperçoit de sa position qu'au moment où le courant est trop fort pour permettre toute marche-arrière. Les conséquences seront fâcheuses :

"Dieu quand j'y pense. Réduit de son plein gré, par la Servitude d'alignement et d'autres semblables stupidités, à l'exigüité progressive de son habitacle, l'être humain s'est dégénéré au point qu'aujourd'hui il a totalement

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 142

2. Ibid. p. 142

oublié ce que le moindre des rats se rappelle encore quand, pris au piège, il sacrifie le membre qui lui nie le pouvoir de porter ses pas aussi loin que se porte son regard. Une hirondelle se laisserait plutôt mourir que de renoncer à aucun des quatre vents."¹

L'homme intégré dans la société avant de savoir qu'il est responsable de lui-même, qu'il est libre de choisir pour lui-même, va progressivement dégénérer. Oubliant sa liberté pour le conformisme et l'assouvissement de ses besoins corporels, il se laisse réduire à un état inférieur à celui de l'animal qui préfère la souffrance, la mutilation ou même la mort plutôt que d'accepter l'esclavage.

Il a été dominé, objectifié dès son plus jeune âge :

"Second et dernier rejeton, je suis à Mr. Einberg. Ils nous ont, ils sont sûrs qu'ils nous ont. Ils nous ont, Ils nous gardent."²

A l'âge où il est le plus vulnérable l'homme doit subir des pressions, hors de proportion avec ses forces. Les adultes, les parents dominent son monde. Alors qu'il ne rêve que de liberté, d'espace, d'épanouissement, il est écrasé par sa famille, réduit à l'état de chose, de possession.

Plus tard ce même besoin se fera sentir. Devenu adulte il se soumettra à la société en général qui jouera, alors, le rôle des parents et lui donnera quelques-uns de ses membres comme exemple et bourreau :

"Graham Rosenkreutz n'a pas encore vingt ans, mais on sent qu'il s'est trouvé et s'est suivi, qu'il s'est imposé à lui-même et pourrait s'imposer à n'importe qui sans effort."³

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 192

2. Ibid. p. 9

3. Ibid. p. 246

Le déterminisme social ne laisse pas une chance à l'enfant. La voie sur laquelle il se trouve lui a été imposée par des éléments extérieurs à lui-même. Toute sa vie il devra se soumettre comme il a dû se soumettre au monde des adultes étant enfant.

Du déterminisme social, nous passons au déterminisme psychologique. L'individu est conditionné non seulement par le monde extérieur mais encore par son propre monde intérieur. Son corps est un ensemble de lois physico-chimiques qui obéissent à certains principes nécessaires. Ces phénomènes ont une influence sur notre pensée, sur nos humeurs et pourtant nous n'avons aucun moyen de les contrôler :

"Le moteur qui me fait fonctionner, échappe à mon intelligence et à ma volonté."¹

Bérénice doit encore faire front à une autre attaque contre sa liberté. Les jugements qu'elle fait, les décisions qu'elle prend, ses désirs, ses goûts ne sont pas forcément les résultats de son esprit ; ils dépendent tout autant de sa pensée que de son corps et elle sait qu'elle n'a aucun pouvoir sur cette immense réaction chimique qu'est le système humain. Une fois de plus sa réaction, son attitude seront dynamiques :

"Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous, nous condamne à vivre."²

Il faut faire une différence entre nos tendances physiques qui auront pour effet, par exemple, de nous faire rester au lit tard le matin ou flâner des après-midis entiers et la volonté, appuyée et déterminée par l'intelligence. Nous ne sommes pas libres par nature. Nous nous faisons, nous nous

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. p. 93
2. Ibid. p. 32

créons libres. La force de la volonté éclairée par la conscience réfléchie nous permet de refuser ce à quoi "une nature trouvée en nous, nous condamnait à vivre". En assumant nos responsabilités nous devenons libres.

L'extrême lucidité de Bérénice l'amènera à prendre conscience de toute forme de limite à sa liberté, limite du monde extérieur, limite du monde intérieur ou conditionnement social. Elle réagira très courageusement. Elle refusera toutes ces entraves. Passant de libération en libération elle finira par connaître au moins pendant un court instant, mais un instant d'extase, la liberté absolue :

"Je suis là où dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance. Je suis là où est l'aiglon quand, après avoir failli succomber au choc du néant qu'est le ciel, étourdi par son immensité il reconnaît dans ce néant, le vrai domaine, trouve fort morne l'aire où il était jusque là demeuré figé ; on n'ose s'aventurer dans le néant. En s'y aventurant on constate que toute crainte devient impraticable, qu'on est invulnérable. Le néant est ce dont on a le plus peur. De quoi pourrait-on avoir peur quand on y est, quand on a franchi le décor qui le masquait ? Quand on a tranché toutes ses racines, il n'y a plus matière à incisions douloureuses, il n'y a plus qu'un ébahissement sans cesse renouvelé. Il n'y a pas de mort, la mort m'enlevant par l'action qu'on lui suppose, tout moyen de vérifier qu'elle existe." ¹

La vie est apparue à Bérénice comme un ensemble de chaînes. Progressivement elle a cassé ces chaînes, elle est passée de l'autre côté des limites apparentes ; c'est alors à ce moment là que Bérénice a fait sa plus grande découverte : la liberté complète c'est le néant. Ayant refusé tous les déterminismes un à un Bérénice s'est approchée de plus en plus de la liberté absolue mais c'est pour découvrir que ce qu'on appelle liberté c'est une connaissance plus ou moins parfaite du néant. Tout n'est qu'illusion, tout n'est

.../...

1. Réjean Ducharme, l'Avalée des Avalés. N.Rf. 260

qu'apparence que ce soit les choses ou les gens. Nous vivons dans un tissu de mensonges. Si nous avons peur de la liberté c'est qu'elle exige de nous un sacrifice à chaque pas fait vers elle, mais une fois le but atteint, lorsque nous nous retournons pour jeter un coup d'oeil sur le chemin parcouru nous nous apercevons qu'il n'y a jamais eu de sacrifices. Ce que nous croyions avoir abandonné n'existait pas, ce n'était qu'un décor.

Une fois atteint son vrai domaine l'homme découvre alors qu'il est invulnérable. On l'avait conditionné pour qu'il attache de l'importance à toutes les petites choses qui occupent la vie d'un homme ordinaire, toutes ces petites choses auxquelles il croit tant tenir et qui le font souffrir quand il doit s'en séparer. Maintenant il a atteint à la disponibilité suprême. La souffrance ne fait plus partie de sa vie car elle sous-entend un lien. Il trouve alors une forme d'extase différente du bonheur qui sous-entend le malheur et la souffrance. Il vit dans un "ébahissement sans cesse renouvelé" dans une sorte de béatitude contemplative où la mort elle-même perd son sens. Elle ne peut plus mettre un terme à quelque chose puisque rien n'existe, elle ne peut causer de souffrance puisqu'il n'y a pas de liens à briser.

La liberté a progressivement augmenté au cours de la vie de Bérénice. L'avalement s'est fait de plus en plus ténu. Nous sommes arrivés à ce point étrange où l'anéantissement par avalement, a fait place à la dissolution dans le néant. L'avalement qui veut dire soumission complète de la liberté devient alors l'opposé du néant qui est l'équivalent de la liberté absolue ; mais l'avalement est aussi l'égal du néant puisque tous deux sous-entendent la disparition, l'assimilation du moi-intime dans un élément d'ordre supérieur où à la fois la souffrance et la mort perdent leur sens.

CONCLUSION

En conclusion nous pouvons dire que pour Bérénice la condition de base de l'homme est la solitude. L'homme est irrémédiablement seul. Cette solitude crée en lui une peur, une angoisse intolérable. Il cherche alors à échapper à son sort, il refuse de voir la vérité ou en tout cas de l'accepter. Sa vie devient un échafaudage savant de ce que Pascal appelle des divertissements. Toute son activité fébrile n'a qu'un but, oublier son angoisse, oublier sa peur. Mais c'est une évasion illusoire. Après une journée de labeur acharné Bérénice est assaillie par le doute; un sentiment d'incertitude, d'abattement très proche de la nausée existentielle l'envahit. Bérénice ne voit plus de justification pour tous ces actes qui quelques heures auparavant lui paraissaient pourtant chargés de sens. Elle découvre alors que si "l'action délivre de la mort" (1) ce n'est qu'une délivrance temporaire.

La vie en société n'est en fait qu'un paravent, une façon de s'étourdir. La présence d'autres humains autour de nous n'allège pas notre solitude. Bérénice sait qu'elle pourrait "laisser son fardeau" pour un instant à sa mère. Mais ce serait pour un instant seulement. L'homme qui abandonne ses responsabilités entre les mains des autres, cherche en partie du moins à rejoindre une communauté, à disparaître dans un groupe c'est à dire échapper à sa solitude, mais cela ne mène nulle part. Tôt ou tard son fardeau lui revient. Il faut alors reprendre ses responsabilités, retrouver sa solitude et son angoisse.

La solitude de l'homme est à la fois sa protection et sa prison. Le corps humain est la forteresse dans laquelle l'homme se réfugie mais c'est

.../...

(1) St. Exupéry. Vol de Nuit, p. 66 - Heinemann Ltd. 1965.

aussi ce qui constitue une barrière infranchissable entre lui et les autres.

Au sentiment d'angoisse créé par la solitude se joint le sentiment de frustration créé par l'amour. Bérénice est très lucide. Elle sait qu'elle est condamnée à une existence solitaire. Pourtant elle a un très grand besoin d'amour. Mais l'amour sous-entend nécessairement communication et connaissance mutuelle. C'est alors que se présentent deux obstacles majeurs. D'abord il est impossible de connaître un autre humain. On ne voit de lui qu'une apparence, qu'une image toujours fixe. L'amour n'existe plus alors entre deux êtres mais entre un être et une image plus ou moins éloignée de la réalité de l'être aimé. Ensuite le fait même d'être aimé sous-entend qu'on est objectifié, qu'on nous retire le privilège du devenir. Nous ne sommes plus qu'une chose, une apparence. Le problème dans l'Avalée des Avalés est encore accentué par le fait que Bérénice est extrêmement individualiste et a peur de tout ce qui pourrait l'atteindre ne serait-ce que superficiellement et par conséquent risque de la transformer ; d'avoir une influence sur sa personnalité. La présence d'humains autour d'elle est toujours l'équivalent d'une agression.

Mais comment va-t-elle sortir de ce dilemme ? Elle est irrémédiablement seule mais ne peut vivre sans l'amour des autres. Or cet amour ne l'atteint jamais, il est arrêté par l'image que projette son corps dans ses gestes, dans ses actions et elle ne peut atteindre les autres pour la même raison. Elle réussira à s'aveugler de temps en temps se laissant aller à la passion. Sa lucidité toujours en éveil la laissera faire attendant le moment de la ramener à la réalité. Bérénice souffrira alors énormément de sa faiblesse. Pour sortir de ce dilemme elle essaiera d'en supprimer un terme.

../...

L'amour est une illusion, la solitude une réalité. L'amour est issu du coeur c'est donc le coeur qu'elle essaiera d'écraser. Le but à atteindre sera l'indifférence suprême, le détachement de toute chose. Mais Bérénice est trop passionnée pour pouvoir s'arrêter à un choix aussi mesuré. Elle est condamnée à reprendre son perpétuel va-et-vient entre la passion et la lucidité.

Cette condamnation nous amène au troisième élément de base de la condition humaine, à savoir la liberté. Si on ne peut atteindre un autre être humain même par l'amour, cela veut dire que nous sommes hors de portée de qui que ce soit. Si nous sommes inaccessibles nous sommes pleinement libres. Rien ni personne ne peut nous obliger à quoi que ce soit sans qu'au moins une part de nous même n'accepte de collaborer, cette acceptation étant nécessairement le résultat d'un choix libre.

Il se peut que le conditionnement social auquel nous sommes soumis nous laisse une impression de servitude, mais cela n'est qu'une impression. La conscience de notre solitude associée à notre lucidité nous permet bientôt d'atteindre à la liberté, le processus de libération n'étant qu'une démarche de l'esprit. Cette démarche de l'esprit supprime tous les liens artificiels que nous croyions exister auparavant entre nous et l'extérieur ; nous nous retrouvons alors sans attaches avec quoi que ce soit, dans la solitude la plus complète, hors d'atteinte de tous et de tout. La liberté complète c'est le néant. La solitude n'est plus que le signe le plus tangible du vide dans lequel nous flottons et auquel nous essayons d'échapper par l'intermédiaire de l'amour.

Réjean Ducharme dans son roman l'Avalée des Avalés rejoint donc les plus grands auteurs de la littérature française dans sa description de la

.../...

condition humaine.

Nous éprouvons en lisant son oeuvre la même angoisse, le même sentiment de complète incertitude, la même impossibilité de nous connaître et de connaître les autres que chez Pascal ou Sartre ou jusqu'à un certain point Camus. L'attitude de Ducharme est très existentielle. Il s'agit ici d'une vraie redécouverte de l'absurde. Quelle va être la vie de Bérénice ? Quels seront ses choix ? Voilà autant de questions pour l'instant sans réponse.

Une seule chose est sûre, Bérénice aime passionnément la vie mais son extrême lucidité, sa conscience aigüe de la réalité des choses l'empêchent de mener une existence dite normale, l'empêchent de vivre sans avoir ce soupçon dont parle Camus au début de la Peste. Bérénice pour son malheur est douée de génie. Chaque être humain a la réponse intuitive à tous ses problèmes lors de l'enfance. D'ordinaire l'éducation, la maturité, l'expérience concourent à nous faire oublier nos problèmes, à leur donner un tour faux, à créer d'autres problèmes artificiels n'ayant pour seul but que nous cacher la vérité ; nous leur apportons alors une solution fausse préparée à l'avance. Tout devient jeu futile, superficiel. Le génie consiste à retrouver ou ne pas perdre ce contact avec l'enfance. Pour St Exupéry l'enfance est un jardin que nous quittons sans nous en apercevoir et nous passons notre vie à essayer d'en retrouver l'entrée. Seuls les génies réussissent. Pour Baudelaire "le génie c'est l'enfance recapturée à volonté". Bérénice n'est jamais réellement sortie du jardin de l'enfance. Elle a essayé d'en sortir mais elle n'a pas réussi. Son génie et les conditions sociales dans lesquelles elle vivait l'en ont empêché. Maintenant elle est condamnée à vivre parfaitement lucide dans la solitude la plus complète, dans le néant, continuellement harassée par un coeur qui essaie de lui faire croire qu'il y a une solution possible.